

ANDRÉ LAMANDÉ

CASTAGNOL

ROMAN



PARIS

LIBRAIRIE DELALAIN

115, Boulevard Saint-Germain, 115

~~En toute confiance~~
En toute confiance respectueuse
Donne témoignage de ma vive admiration

Audela mande'

CASTAGNOL

Nov. 1921 -

Il a été tiré de cet ouvrage : 11 exemplaires sur papier Japon numérotés de 1 à 11 ; 11 exemplaires sur papier d'Arche numérotés de 12 à 22 et 28 exemplaires sur papier pur fil Lafuma numérotés de 23 à 50.

ANDRÉ LAMANDÉ

CASTAGNOL

ROMAN



PARIS
LIBRAIRIE DELALAIN
115, Boulevard Saint-Germain, 115

DU MEME AUTEUR

Poésies

La Vie Ardente — (Epuisé).

La Marne (1918), un acte en vers représenté, pour la première fois, à la Comédie-Française, le 13 septembre 1917.

Sous le clair Regard d'Athéné.

EDITION^e DE LUXE.

Sous le clair Regard d'Athéné, illustrée par Pierre Laprade, — (Bernheim frères, éditeurs).

AUX GENTILS ESPRITS DE FRANCE

ET D'AILLEURS

QUI SAVENT QUE BON VIN ET LIBRES BADINAGES

ET RIRE

SONT SECRETS INFALLIBLES DE MAÏEUTIQUE

ET GUIDES CERTAINS POUR ATTEINDRE,

DANS LE CHAOS

DES OPINIONS SUCCESSIVES ET CONTRADICTOIRES,

QUELQUES PARCELLES DE VÉRITÉ,

JE DÉDIE CE LIVRE.

CHAPITRE I

OU L'ON VOIT AU « GARGANTUA COURONNÉ »
LES PRINCIPAUX HÉROS DE CE ROMAN

Quand M. Verlinières, directeur de la *Revue grise*, sentit approcher son déclin, il pensa que l'Académie des Sciences Morales et Politiques fournirait un refuge honorable à ses ultimes années. Il renia donc ses péchés anciens, congédia sa dernière maîtresse et vécut saintement.

Cette conversion fut un malheur pour les lettres françaises, car l'éminent homme barbouilla deux gros volumes sur « *Les opinions de Joseph de Maistre appliquées*

à la dernière guerre ». La récompense d'une si patriotique érudition ne se fit pas attendre : l'auteur de ces in-folio reçut de l'Institut l'extrême-onction du génie.

De ce jour, M. Verlinières, académicien, devint confit en bons propos et en œuvres charitables. Chacun de ses gestes fut un exemple de dignité. Pourtant, de ses faiblesses anciennes, il en conserva une qui tenait de l'amitié non moins que de l'habitude. Plusieurs fois par semaine, il continua de descendre, le soir, boulevard Saint-Michel, à la Pâtisserie-Rôtisserie du *Gargantua Couronné*. Cette pâtisserie, nul ne l'ignore, est célèbre dans Paris pour ses macarons aux raisins secs, appelés castagnolades, du nom de Castagnol, leur inventeur.

Ainsi le nouvel académicien eut-il sa place dans ces réunions littéraires où, formant un cercle autour de notables écrivains, quelques métèques s'outrecuident. Avec tact, il s'y montra généreux et benévole. On voulut bien prêter une oreille à ses prônes. Il portait haut le front, de ter-

ribles paroles coulaient avec douceur de ses lèvres minces, et, dans ce jeune monde d'écrivains, où l'on s'irritait souvent des prétentions populaires, le dogmatisme de son monocle ne détonnait pas.

Or, en ce soir d'octobre, les langues frétilaient d'importance au *Gargantua Couronné*. Autour des tables de marbre, assis sur des bancs à dossiers rembourrés de crin, une vingtaine d'étudiants étrangers et d'écrivains parlaient tous ensemble. Derrière chaque banc, une glace reflétait les crinières, les nuques et les carrures des épaules. Ces glaces, faisant le tour de la salle, étaient séparées l'une de l'autre par un étroit panneau de faïence grenue où des Amours aux couleurs criardes nouaient leurs rondes. Au plafond, trois ampoules électriques, voilées de papier rose, éclairaient le tout.

M. Verlinières entra en compagnie de son fils. Celui-ci, Jean, n'avait pas trente années, bien que des cheveux blancs apparussent à ses tempes. Son nez était long et

spirituel, ses yeux reflétaient la douceur de son âme, et sa bouche, aux lèvres fines, disait l'éloquence narquoise et le goût des plaisirs délicats.

Suivant son habitude, M. Verlinières prêchait, et son fils, pour l'instant, lui servait d'auditoire :

— Les intellectuels, vois-tu, Jean, sont le sel de la terre, et ils ne doivent en aucun cas s'affadir. Malgré les misères imméritées dont notre démocratie les frappe, souhaitons qu'ils demeurent brillants et purs, comme la lumière de la nation.

Mais Jean, qui trouvait saugrenus de tels propos, abandonna son père et s'assit près d'un ancien camarade de lycée, qu'il n'avait pas vu depuis cinq années :

— Toi, Rémy Dartigaud ? Quel plaisir de te rencontrer. Tu es reluisant neuf.

— Quelle surprise, répliqua l'autre. Tu n'as guère changé. Viens, prends une chaise.

Aussitôt, oubliant M. Verlinières en grand bavardage à une table voisine, ils

commandèrent des macarons et du malaga.

— Vieux, disait Rémy Dartigaud, écrivasses-tu toujours ? Jadis, la critique d'art était ta passion.

— Elle me tient encore. Mais toi, que fais-tu ?

— Je danse.

— Ah ! c'est ton métier ?

L'autre haussa dédaigneusement les épaules :

— J'ai trouvé le filon. Autrefois, la politique conduisait à tout ; aujourd'hui, c'est la danse. Regarde-moi ! Je suis chic et l'on me recherche ; d'ailleurs, je connais sur le pouce les soixante-quinze bars américains où l'on s'amuse, dit-on. Je danse et, sans paraître y toucher, je soigne mes affaires. Elles fructifient. Au fait : voudrais-tu cinq mille kilos de matières grasses ?

— Des matières grasses ?

— Ou dix mille de phosphates tunisiens ? C'est une occase, mon cher.

Alors, Jean Verlinières regarda, narquoisement, cet ancien condisciple qu'il avait connu cancre et râpé, mais retors dans la

discussion, obséquieux dans l'adversité, arrogant dans le triomphe, souple, glissant, fuyant, insaisissable, et qui paraissait maintenant sûr de lui, bien que son dos restât légèrement bossué et ses mains cauteleuses.

— Des matières grasses... des phosphates... pour quoi faire ?

Rémy Dartigaud sourit de pitié et, baissant la voix :

— Pour les revendre, innocent.

Puis, comprenant que de telles préoccupations n'étaient guère familières à ce fils d'académicien, il changea tranquillement de conversation :

— Cette pâtisserie renommée manque de femmes, et je n'y trouverais nul attrait si cette gentille frimousse, auprès de la caissière, ne venait, parfois, fleurir le comptoir.

Ils bâfraient des castagnolades, buvaient du malaga, et Rémy Dartigaud guignait plus que de raison la jolie frimousse.

— Cette Huguette, fille de Castagnol m'ensorcelle, et je l'emmènerais volontiers

à Meudon, cueillir la violette, car elle possède un charme que j'ai peu rencontré.

Un feu sombre passa dans les yeux de Jean Verlinières. Pourtant, c'est avec un geste d'indifférence à l'égard d'Huguette qu'il répondit :

— Pas mal, cette petite, et le père n'a pas son pareil dans Paris. Quel type ! A la fois rôtiisseur et pâtissier, il unit en lui la science de Vatel et le goût de Brillat-Savarin. En outre, sa force est herculéenne. Quand la porte du fond s'ouvre sur la rôtisserie, jette un coup d'œil et tu verras notre homme surveiller, au feu des sarments, la température des potages, la position des lardons, ou porter, à bras tendus, une brochette de volailles.

— Je sais, reprit Dartigaud, mais de sa fille, Huguette, que dis-tu ?

— Peu de chose ; elle est fraîche et saine. Le père, lui, déborde de joie râblée. C'est un Parisien de naissance, dont les parents sont venus de Gascogne, et il garde de ce pays une pétulance aimable, un entrain de diable, et l'amour du mot propre, ce qui

jette un peu de vert dans nos multiples discussions.

— Sans doute, répliqua l'autre... Mais, la petite Hugnette ?

Jean Verlinières s'impatiente :

— Son père, entends-tu, je te parle de son père. Quel homme ! On le dit bien avantagé de gueule, car il ne reste jamais coi. Politique, gastronomie, poésie, il connaît tout et trouve un mot pour chaque chose.

Se bouchant les oreilles, Rémy Dartigaud s'écria :

— Au diable Castagnol ! Je te parle de sa fille. La guerre, Jean, t'aurait-elle rendu sourd ?

Puis, fermant les yeux à demi et menaçant du doigt :

— Sourd ou amoureux ? Entre nous, dis-moi que la fleur de cette petite t'agace, et qu'il te serait agréable de la cueillir.

A cet instant, la porte du fond s'ouvrit sur un brasier de flammes dorées, et une voix éclata, en une gueulade affectueusement bourrue :

— Souillard, croquelardon, fripe-sauce !

Tu ne sais même pas ébrener un croupion. Viens. Regarde et sens. Tu as nom Pit-choune et je devrais t'appeler vilain Torche-Museau, ou de quelque autre mot malsonnant !

^{act} La bedaine épanouie sous le tablier blanc, la face rouge, ronde, avec des yeux malicieux et petits, la bouche largement fendue, le nez plantureux, remuant, bienveillant, Justin Castagnol apparut.

Il serra quelques mains, sourit, blagua, se prit ensuite à rire bruyamment et de façon communicative, puis montra grand plaisir à écouter les propos de M. Verlinières.

— Jeunes gens, disait l'académicien à deux littérateurs imberbes, n'enviez ni l'épiciier qui vous exploite, ni l'allumeur de réverbères qui gagne plus que nous. L'échelle des valeurs sociales demeure, pour l'instant, faussée. Notre régime en est la cause, mais le bon droit aura finalement son triomphe. Un jour va briller, j'en ai la conviction, où l'on nous remettra à notre véritable place : la première. Ah ! mes amis, j'aime le peu.

ple, mais j'estime que, pour son bonheur même et notre sécurité, une hiérarchie est nécessaire. Les gens du peuple sont, tout compte fait, des agglomérats de classe inférieure. Prenez un horloger, le meilleur des horlogers : il fabrique ; nous autres, intellectuels, nous créons. Il est un artisan, nous sommes des artistes. Son travail le penche vers le sol, notre sacerdoce nous élève vers le ciel.

A ces paroles, Castagnol intervint :

— Monsieur Verlinières, malgré votre grand renom et vos beaux livres, que vous parlez mal ! Il n'y a pas en soi de métiers inférieurs ; tous les ouvriers peuvent s'élever à la dignité d'artistes, et j'estime que c'est un art de bien savoir entrelarder une poularde, farcir un faisan, confectionner un macaron, comme de fabriquer une montre ou d'écrire un livre. Aussi n'aura-t-on jamais trop de considération pour les gens de notre état qui fournissent, au menu peuple comme aux grands de la République, la nourriture du corps sans laquelle l'autre, celle de l'esprit, serait viande bien creuse.

De ce fait, je conclus — sans vouloir, Messieurs, vous peiner le moins du monde, — qu'un bon rôtiisseur est plus utile à la nation qu'un écrivain de talent.

— Oh ! reprit M. Verlinières, votre façon de parler me rappelle les philosophes de Mégare. Monsieur Castagnol, vous êtes un éristique.

Trouvant cocasse un tel mot, Castagnol s'inclina :

— Vous dites ?... un ?... Un éristique, je crois ? Vous me flattez. Un éristique ? Pour cette trouvaille, il faut que je vous régale. Félix, portez du malaga, portez du porto ; n'oubliez pas les castagnolades. Je suis un éristique !

Il riait des yeux et des narines, se trémoussait d'aise. Enfin il s'assit, souffla, s'épanouit, mordit aux macarons, but un verre de porto.

— Dégustez-moi ça, dit-il. On dirait que le bon Dieu vous lèche l'âme.

Puis, baissant la voix :

— M. Verlinières, je vauX socialement vingt fois plus que vous. Sans doute, mieux

que moi vous enjuponnez vos phrases et jargonnez philosophie. On vous dit un maître. Fort bien. Mais quand vous rentrez, le soir, et qu'il vous faut établir votre bilan ? Qui donc vous a lu ? Vos confrères. Quel est votre gain ? A peine de quoi payer douze castagnolades. Moi, messieurs, je puis me flatter, la nuit venue, d'avoir donné un plaisir gustatif à toute une ville. En outre, ayant découvert une spécialité, comme vous je suis artiste. Mieux que vous, je me suis fait producteur, et, pour ma part, je permets au pays de payer ses dettes, de raffermir son change. Que vous mourriez, monsieur, quelques articles d'amis exalteront des qualités que vous n'avez pas ; mais que je ferme vingt-quatre heures ma boutique, tout Paris tressaillera d'émoi. Vous protestez ? Eh bien ! tenez, mon... cher Maître, comme ils disent...

Clignant des yeux, Castagnol tira de sa poche un portefeuille bourré de billets de banque :

— L'éristique, je le déclare, fait figure

de positif. Hein ? n'est-ce pas dodu, charnu, grassouillet ? Cela seul compte.

Il caressait son portefeuille, avec des gestes lents.

— Chaque soir, je puis me dire : « Mon petit, par le seul fait de ton intelligence appliquée aux choses pratiques, tu as huit cents ou mille balles de plus que la veille. Voilà, mon cher Maître, un argument. Rétorquez-le ? »

Pensif, l'Académicien rassembla les éléments d'une réponse péremptoire, et Jean Verlinières, levant les yeux, aperçut son ancien camarade d'études qui serrait de plus près qu'il n'eût fallu la charmante Hugnette. D'une amoureuse colère le cœur du jeune homme s'emplit soudain, ses yeux brillèrent d'un éclat mal contenu. Poings aux tempes, coudes sur la table, il regardait âprement Rémy Dartigaud, et sa figure, habituellement narquoise, se durcissant peu à peu, prit un ardent relief de médaille romaine.

CHAPITRE II

DE QUELQUES LIGNES ENNUYEUSES, QUE LE
LECTEUR NE LIRA PAS,
SUR LE PASSÉ ET LA FORTUNE DE
JUSTIN CASTAGNOL

En une époque de misère où ne fleurissaient ni les dancings, ni les cinémas, le rôtiisseur Escarbagnac, un soir d'avril, chaussa un teint jaune, débrida un chapelet et mourut. C'était vingt-cinq ans plus tôt, dans la chambre haute des *Trois Pintades*.

L'enterrement eut lieu deux jours après. De vieilles gens, commères et rentiers, un étudiant et deux filles rousses de la *Taver-*

ne Palcas le suivirent. L'étudiant, qu'on savait un familier de la maison, fit un discours sur la tombe du pauvre Escarbagnac. Il dit pompeusement les vertus de cet homme simple et s'embrouilla dans une phrase latine qui fit sensation. On le félicita ; les deux filles rousses sanglotèrent, et l'étudiant emmena tout ce monde à la rôtisserie du défunt, afin qu'un vin chaud, parfumé de cannelle, les réconfortât. Il emplit lui-même les verres, ce qui ne manqua pas d'étonner.

— Quel brave homme, cet Escarbagnac ! — buvez, mes amis !... disait l'étudiant — un brave homme doublé d'un rôtisseur hors ligne. Il possédait, à un point que le simple profane ne peut comprendre, le secret de fabriquer une omelette aux truffes, de farcir une oie toulousaine ou de déguster un vieux pommard. Je lui dois les plaisirs les plus vifs de ma jeunesse, et cette rue de l'Ecole de Médecine à jamais restera gravée dans mon cœur. A droite, la *Taverne Palcas* m'a initié aux ferveurs de l'amour ; à gauche, la rôtisserie Escarbagnac m'a

ébloui aux voluptés d'une gastronomie transcendante qui décida de ma vocation; car je prends à mon compte, dès aujourd'hui, la rôtisserie des *Trois Pintades*. Ah ! ce pauvre Escarbagnac ! Buvez, mes amis, c'est moi qui paye.

Les gens buvaient et riaient dans leurs verres. Mademoiselle Lydie, de chez Palcas, qu'on surnommait la Puce, buvait même plus que de raison. La cannelle fit son effet dans une tête aussi légère, et la Puce, grimant sur la table, affirma que riez ne l'amusait plus qu'un retour d'enterrement.

— Mais toi, dit-elle au jeune Castagnol, je t'appelle bourreur de crâne. Tu n'es pas rôtisseur, mais étudiant : on t'a vu à la Sorbonne.

Cette remarque fut, pour l'étudiant, le point de départ d'une éloquente improvisation :

— C'est vrai, mes amis, je suis Castagnol, fils de Gascons qui habitèrent Paris, et dont le premier soin et la grande sottise furent de m'envoyer au lycée. Comme tous les autres, j'ai décroché mes bachots,

mais dès que j'eus fait connaissance avec notre cher Escarbagnac, — eh ! buvez donc, — j'ai envoyé mes livres par dessus les murs du bal Bullier. Les conseils de cet excellent homme, mes connaissances en droit et, je puis le dire, mon sens inné des affaires, m'ont démontré la vanité du savoir livresque. Si l'on songe aux progrès de la science et à l'engouement de la jeunesse pour les professions libérales, on peut prophétiser que les intellectuels seront voués, avant trente années, aux pires conditions matérielles. Ils seront trop nombreux dans leur corporation, et leur orgueil fait qu'ils ne pourront jamais s'entendre. Même leur savoir n'éblouit qu'à distance et ne sert pratiquement à rien. L'avenir — encore quelques gouttes de cet excellent vin chaud à la cannelle — appartient aux classes commerçantes. Bientôt les yeux s'ouvriront, et l'on se rendra compte qu'un marchand de moutarde, qui excite l'appétit, mérite plus de considération et d'argent que le romancier dont les livres engendrent le sommeil. Aussi mon choix est fait. J'étais étudiant :

je deviens cuisinier, mais je reste rôtiisseur, de par ma vocation.

La semaine s'étant écoulée, il décrassa la rôtiisserie, fourbit les broches, astiqua les hastiers, et changea l'enseigne *Aux Trois Pintades*, qu'il trouvait commune :

— Désormais, dit-il à ses voisins, ma maison s'appellera *Au Gargantua Couronné*, du nom de ce géant instruit, pail-lard et sensé que le commun défigure. Il alliait, si j'en crois mes souvenirs de collègue, le courage à la prudence, une alacrité charnelle à une juste modération de l'esprit, et il savait, à temps opportun, purger son estomac non moins que sa cervelle. Outre ses qualités solides, il possédait une langue verte, drue, colorée, et une pépie continue qui me le rendrait, à elle seule, à jamais sympathique.

Il fit suivant son désir. L'antique *Trois Pintades* disparut, et l'on peignit, en marge de la devanture, un géant à califourchon sur un tonneau et le front ceint de lierre. Ainsi fut représenté Gargantua couronné,

Les clients abondèrent chez Castagnol, qui dut son succès à son sens des affaires, non moins qu'à son bagout.

Il parlait sans cesse, avec faconde, pour convaincre ou par plaisir. Nulle science ne lui semblait étrangère. Son amour du parler allait jusqu'à la tyrannie. Passiez-vous dans la rue ? Il vous happait. Fuyiez-vous ? Il vous poursuivait. Son besoin d'un auditoire était extraordinaire. Sa gorge séchait que sa langue ne s'amarrait pas. On l'entendait de force que depuis longtemps on ne l'écoutait plus. C'était une continuelle fricassée de paroles.

Ce genre plut à une époque où un Parlement d'avocats dirigeait la nation, et des étudiants, qui déclamaient des vers et fondaient des revues, s'abattirent chez le rôseur.

Mais Justin Castagnol conservait, sous tant de jactance, une grande habileté professionnelle. Il eut même une idée de génie.

Comme la pâtisserie voisine de sa boutique périlait, il l'acheta à vil prix, perça le mur mitoyen et, de ce fait, dirigea deux

boutiques en une seule maison qui donnait à la fois sur la rue de l'Ecole de Médecine, le boulevard Saint-Michel et la rue Racine. Par bonheur, il découvrit un genre de macarons à la pâte d'amandes qu'il enrichit de raisins secs. Il sut habilement lancer cette nouveauté, au moment où déclinait la vogue des croissants de la Lune et des chinois de la mère Moreau. Ses macarons connurent, aussi bien que ses pintades, des jours glorieux. Ils devinrent célèbres sous le nom de « Castagnolades » dont Paris raffole encore.

Bien que sa vie fût active et jacassante, Justin Castagnol trouva le temps de se marier. Dieu l'aidant, il eut une fille, Huguette, qui se montra, dès sa jeunesse, ingénue non moins que jolie, et l'achalandage de la pâtisserie en fut accru. En somme, jusqu'à ce jour, Castagnol, heureux, n'eut guère d'histoire, malgré un veuvage rapide, une fortune et un renom sans cesse grandissants. Ses mœurs étaient liantes et débonnaires, ses intentions pures, ses volailles odorantes et ses macarons à nul^s autres pareils.

CHAPITRE III

OU L'ON APPREND, ENTRE AUTRES CHOSES
SUBSTANTIFIQUES, QU'UN FILS D'ACADÉMICIEN NE
DOIT PAS DEROGER

— Ce Rémy Dartigaud m'agace au plus haut point, pensait Jean Verlinières en ouvrant la porte du *Gargantua Couronné*. Je vais encore le voir rôdant autour d'Huguette.

Il entra, jeta un rapide coup d'œil dans la salle, ne vit pas son ancien condisciple et s'en réjouit. La soirée commençant à peine, seul un groupe de poètes occupait une table, autour du bon Monsieur

Caylus, vieux professeur de philosophie à Saïgon, qui, la retraite venue, trouvait grand plaisir à frotter sa redingote bourgeoise contre ces vestons d'académiciens en herbe. Il portait une barbe inculte, des yeux d'enfant candide et un crâne bossué. Sa parole était à l'image de son visage. Il émettait souvent des idées biscornues. A cette heure, il expliquait pourquoi l'on doit préférer Minerve, déesse de l'intelligence, à Belphégor, qui verse dans les veines la noire ivresse des passions.

Bien qu'il s'intéressât à ces jeux subtils, Jean Verlinières s'en vint galamment au comptoir où Huguette s'anéantissait dans une lecture :

— Belle amie ?...

Elle feignit de ne pas entendre.

— Oh ! êtes-vous sourde ?

Elle ferma son livre.

— Je vois, dit Jean, que vous avez découvert un volume plein d'attrait. C'est, à coup sûr, le dernier vagabondage de Colette, ou la nouvelle loufoquerie de ce...

Elle l'interrompit.

— Moqueur, ce n'est ni un vagabondage, ni une loufoquerie. Je lisais les beaux poèmes du *Roman sentimental* que monsieur Paul Fort lui-même m'a dédié.

Jean se rapprocha d'Huguette :

— Je voudrais avoir le talent de Paul Fort pour vous exprimer, en des paroles harmonieuses, mes sentiments d'amitié... d'amitié solide... d'amitié affectueuse, et... tout mon cœur qui ne bat que pour vous.

Elle tendit malicieusement l'oreille :

— Vous avez dit, monsieur ?... je suis un peu dure d'oreille.

Il badina :

— Ne raillez point, ou plutôt, continuez. Votre oreille nacrée est spirituelle et vous avez le profil des femmes brunes de Goya.

Elle tendait toujours l'oreille, avec une aimable affectation :

— Parlez plus fort, monsieur, je ne vous entends pas.

Alors, lui :

— Croyez-vous qu'il me déplairait de crier, à tous ces fous que voilà et qui discutent poésie, que vous êtes entre toutes la

plus belle et que vous avez enchaîné mon cœur ? Vous me comprenez bien.

Elle répondit gravement :

— Non. J'ai si souvent entendu ce langage que je ne le comprends plus.

A ces mots, Jean cessa de sourire et la flamme d'un désir brûlait ses yeux :

— Oui, je sais. Depuis des mois et des mois, d'autres sont venus à ce comptoir pour muguer avec vous. Ils ont employé les mots dont je me sers, les mots de tout le monde, ces mots si maladroits qu'il vaut mieux se taire si l'on veut vraiment se comprendre. En m'écoutant, vous pensez : « Encore un de plus... » et la malice de vos yeux me dit votre pensée. Huguette, mon amour est-il donc si faible qu'il ne donne pas aux paroles une résonnance particulière ? Il faut me croire. Depuis longtemps et à mon insu, vous occupez mon cœur. Enfant, j'ai joué dans l'ombre de votre robe. Aujourd'hui...

Huguette enveloppa le jeune homme d'un regard reconnaissant et attendri :

— Ne parlez pas ainsi, monsieur Jean, on dirait que vous êtes sincère.

Il voulut protester de son amour, mais Huguette lui dit, avec sa voix flexible et ferme, qui était un commandement :

— On vient, mon ami : toutes les tables s'emplissent. Voyez !

Puis, à haute voix, et faisant un geste de la main vers le dernier arrivant :

— Oh ! que vous avez froid, monsieur Jacques Landon !

Celui-ci, encore recroquevillé, soufflait dans ses doigts :

— Chaud, chaud, chaud, notre aimable Muse. On gèle dehors, et une diablesse me poursuit depuis le Châtelet, me taquine les jambes, m'agace les doigts, me mord les oreilles.

— Mais, de quelle diablesse parlez-vous ?

— De la bise, belle amie.

Puis, soufflant toujours dans ses doigts, il s'assit au coin d'une table bruyamment entourée.

— Chaud, chaud, les amis, j'allume ma pipe.

Il commanda un grog, alluma sa pipe, tira quelques bouffées, ferma les yeux et se

tut. C'était un gentil poète, petit-fils de La Fontaine par le scepticisme et la distraction, que la vue des faiblesses d'autrui divertissait. Et il aimait cette chaude pâtisserie où, sans en avoir l'air, il entendait les mille voix contradictoires de la sottise et du génie humains.

Près de lui, un romancier à la forte encolure, aux mâchoires carnassières, rasé comme un moine et brun comme un bouc, expliquait, à deux métèques aux cheveux longs, sa dernière aventure littéraire. Mais l'attention générale se concentrait vers l'autre bout de la table où un jeune homme, rigide comme s'il eût avalé sa canne, enfoncé dans un faux-col trop haut, laissant tomber dédaigneusement de gloussantes paroles, tournait la tête, de gauche à droite, pour voir l'effet produit. Au fait, il ne parlait pas, il dindonnait.

Soudain, un petit être, borgne et chafouin, au teint de lait caillé, s'approcha et tira de sa poche une paire de balances minuscules. Il s'appelait Zoïlus.

— *Stultorum infinitus est numerus*, gla-

pit-il. Le nombre des sots écrivains est infini. Mais je les pèse à leur juste poids.

— Tu as un tic, lui cria quelqu'un, celui d'égratigner tout le monde.

Le romancier à la puissante encolure continuait son explication :

— Je voulais écrire dans son quotidien. Cet homme avait nom Sarpage. Dans mon canard hebdomadaire, je l'appelais : Sarpagouin. Cela fit le tour de la presse. Le nom de mon homme devint celui du groupe politique qu'il dirige à la Chambre. Et Sarpagouin par-ci, et Sarpagouin par-là. « Quelle est cette race de singes ? » demandaient les imbéciles. L'autre était furieux. Il m'insulta, mollement, faute d'habitude. Je répondis à coups de trique, et j'inventai sur son compte un scandale intime. Alors Sarpage me fit appeler. « Vous avez du talent, beaucoup de talent, me dit-il. Voulez-vous collaborer quotidiennement à mon journal ? » J'étais estomaqué. Pourtant, je repris vite mon aplomb : « Vous m'honorez, mais à quel prix ? » Il m'offrit un pont d'or. J'acceptai, et mon dernier éreintement sur lui

parut exactement la veille du jour où j'écrivis, dans son journal, mon premier article de louanges.

Soudain, au milieu de la table, un bras qui discutait tendit un livre. C'était une variation sur la belle Agnès, maîtresse de Charles VII. Aussitôt, la conversation changea d'objet ; les plus jeunes mordirent goulûment à cette pâture libertine, et ils s'agaçaient en propos équivoques, lorsque le bon M. Caylus, délaissant Minerve, vint s'asseoir parmi eux.

— Mon cher monsieur, dit Jacques Landon, les yeux voilés par la fumée de sa pipe, dites-nous donc si un honnête homme peut entrer en mariage sans cette passion brûlante qu'on appelle l'amour ?

Un grand étonnement passa dans les yeux limpides de M. Caylus :

— Je ne vous entends pas, mon ami. Vous mêlez deux questions, liées en apparence, mais que l'expérience nous apprend à dissocier. Me parlez-vous mariage, j'écoute. Mais pourquoi embrouiller, dans cette

chose sérieuse, les feux d'une amoureuse passion ?

Alors, Jean Verlinières intervint vivement :

— Serait-il donc convenable d'arriver au mariage l'âme éteinte et les sens assoupis ?

— Je ne dis point exactement cela, répliqua l'ancien professeur, mais je crois qu'une trop grande allégresse dans les sentiments peut rester à la porte nuptiale, et je méprise un homme qui traite sa femme comme une concubine et qui échauffe sa couche de trop d'embrassements. Nous en connaissons maints exemples, et parfois l'honnête jeune fille, devenue femme, emportée par une imagination qu'on se plut à débrider, immole sa vertu loin du foyer conjugal. Je sais bien que c'est au mari de faire garder sa femme...

Une fois encore, Jean Verlinières l'interrompit :

— Quelle erreur !... Et que feront vos gardes autour d'une femme dont la vertu chancelle ? Ils blesseront sa dignité, fouetteront sa cervelle, exciteront sa jalousie.

C'est alors que le fruit défendu paraîtra savoureux et votre femme esclave imitera **le geste de la courtisane** antique. Elle se mettra nue, les gardes seront séduits et la laisseront sortir. A mon avis, une femme mariée n'a que faire de portes closes et de sentinelles dans l'antichambre. Elle doit ressembler à la Sparte d'Agésilas, qui n'avait pas besoin de murailles, tant elle était forte dans sa vie intérieure et la vertu de ses fils.

Un grand silence s'était fait autour de la table et tous souriaient à cette joute oratoire où la nonchalance de Jean Verlinières rendait plus vif le feu inaccoutumé de M. Caylus.

— J'applaudis, reprit ce dernier. Mais je soutiens qu'une femme ne restera vertueuse que si le mari n'éveille pas sottement en elle des désirs immodérés. Saint Jérôme le dit, en son style rude : « La force du diable est dans les reins. » Si l'application de ce texte n'est pas très exacte en ce cas, ma pensée reste claire et vous la com-

prenez. Les mariages supportables sont purgés d'amour.

— Pardon, dit encore Jean Verlinières, pardon, monsieur Caylus ; si l'amour nous décoche des flèches, c'est l'estoc au poing que vous l'attaquez, vous. Le jeu reste quand même inégal, car l'amour aura sur nous tous la supériorité de son éternelle jeunesse et l'attrait du plaisir qu'il procure. Quoi qu'il en soit, je vous trouve sévère à son égard. Le mariage sans amour ? Quel non sens, et je dirai aussi, quelle immorale action. Ce n'est pas le mariage, mais la satiété de la possession qui tue l'amour, d'où la nécessité pour le mari, même soulevé d'une passion brûlante, de respecter sa femme.

M. Caylus, piqué au jeu, dodelinait sa tête bossuée :

— Vos paroles, mon cher ami, sont-elles l'expression d'une vertueuse pensée ou la marque d'un esprit sensuel, dont toute la subtilité m'échappe ? Vous êtes un libertin de la vieille école. Je me méfie de vous.

— En cet ordre d'idées, répondit Jean

Verlinières, sagesse et volupté se confondent, et, en toutes saisons, l'ivresse est une tromperie et la satiété donne un sot écœurement. A table, j'ai soin de renvoyer un plat avant que l'appétit ne se retire, et si je cueille, au jardin, une pêche d'automne, je la caresse longuement et j'en hume le parfum avant que d'y mordre.

Les coudes s'appuyaient sur la table de marbre ; la malice des yeux mi-clos brillait derrière la fumée des pipes. On écoutait avec attention. C'est alors que M. Verlinières, rajustant d'un geste habituel la dignité de son monocle, fit son entrée et prit part à la conversation :

— Pour moi, dit-il, une seule chose compte dans le mariage, sur laquelle je ne transigerai pas. Plus que jamais, il importe que nos fils épousent dans leur classe, ou, si vous préférez, dans leur caste. Les temps modernes nous dépouillent de toute autorité d'argent, et l'épicier élève vers nous un regard de commisération. C'est le mercanti qui tient le haut du pavé. Il nous insulte de sa morgue de parvenu, il fait insolent-

ment sonner sa richesse adultère, il nous dicte ses lois. Apparent triomphe, messieurs, époque de transition. S'il détient l'argent qui lie et délie le pouvoir temporel immédiat, nous, les intellectuels, nous possédons la pensée qui fait l'unique grandeur de l'homme et qui brillera, malgré des éclipses partielles, sur les siècles à venir. Soyons donc impitoyables, si nos enfants inclinent à se dévoyer. Pour moi, j'ai un fils...

Il se tut subitement, puis voyant son fils Jean, presque en face de lui, qui souriait, il continua sur un ton de tendresse impérative :

— J'ai un fils ; je le sais intelligent, actif, réaliste ; je l'aime et je veux son bonheur. Eh bien ! je le renierais, je le chasserais, il y aurait entre lui et moi un infranchissable fossé, s'il s'avisait jamais de prendre pour femme la fille de mon fruitier qui est millionnaire, ou quelque héritière à l'avenant.

Puis, par un effort de volonté, il reprit

son calme, et c'est avec une grande douceur et un peu d'ironie qu'il ajouta :

— Prêtez-nous donc vos balances, monsieur Zoïlus. Je mettrai sur un plateau le million de mon fruitier et, sur l'autre, la dignité de ma vie, mes heures d'études et les in-folio que j'ai composés, et nous pèserons le tout. Je suis tranquille, c'est encore l'Académicien qui l'emportera.

On approuva de telles paroles et le bon M. Caylus, qui répétait volontiers M. Verlinières en l'amplifiant, crut bon d'ajouter :

— Fruitiers, boulangers, ouvriers, gens du peuple, de sac et de corde, tout ça, ce n'est que l'humus de la terre. Et voici, à ce sujet, ma pensée toute nette : je donne volontiers la tourbe grecque antique pour un seul geste de Périclès ; et, d'après moi, une génération sacrifiée n'est rien, qui a permis au génie de nos maréchaux de donner sa mesure.

A cet instant, Huguette quittait la pâtisserie. Elle entendit les propos de M. Caylus, suspendit son pas, écouta de toutes ses oreilles, puis, avec une grâce naturelle,

bien que prête à s'indigner, elle prit M. Caylus par l'oreille.

— Aïe ! fit-il.

— Venez avec moi, répliqua-t-elle.

— Mais que signifie, Huguette?... ma petite Huguette, que j'ai fait sauter, jadis, sur mes genoux.

— Je vous aime bien et je vous châtie. Venez.

Elle le tirait de la main droite et riait afin de ne pas se fâcher.

— Avez-vous vos binocles ?

— Je n'en use pas.

— Votre oreille est-elle fine ?

— J'entends à merveille.

Vive, serrée dans sa ceinture saumon clair, elle le conduisit ainsi, le cornet de l'oreille plissé entre ses doigts. Et M. Caylus, ne sachant s'il devait rire, baissait la tête, faisait le gros dos, marchait à petits pas :

— Mais, Huguette, que signifie ?

Elle l'arrêta, à gauche de la porte qui donnait sur la rôtisserie et, le tenant

toujours comme un renard penaud, elle lui montra le calendrier fixé au mur :

— Lisez, monsieur le discoureur.

— Pourquoi ? dit-il.

Mais, comme les petits doigts lui pinçaient l'oreille, il obéit :

— 16.

— Et encore ?...

— Décembre.

— Et l'année ?

— 1920.

Elle lâcha prise, mais menaça du doigt le bon M. Caylus :

— N'oubliez plus, mon vieil ami, ni la planète qui vous porte, ni l'époque en laquelle nous vivons. Vous êtes jeune encore, par la vivacité de l'esprit et l'allégresse de l'âme. Exprimez donc désormais des sentiments qui ne remontent pas à Mathusalem.

Elle était le point de mire de la pâtisserie amusée et s'en rendit compte. Toute rose, un peu confuse de ce qu'elle venait de faire, elle disparut en coup de vent.

CHAPITRE IV

OU L'ON VOIT CASTAGNOL CONFONDRE UNE PÉCORE ET MENACER SA FILLE AMOUREUSE DES PIRES CHATIMENTS

Dans la rôtisserie, une douzaine d'oies odorantes valsaient silencieusement. C'était veille de Noël, donc jour de grand feu ; mais Pitchoune, le fripe-sauce, préposé à la surveillance des volailles, ne s'en occupait guère. Accroupi devant la flambée, il se chatouillait l'oreille afin de se faire rire.

Castagnol, qui s'en aperçut, le prit par la peau du cou :

— Grand âne, à ton âge tu renifles ta morve, tu te mouches à ta manche et tu te chatouilles le trou de l'oreille afin d'éprouver jouissance. Ne sauras-tu donc jamais plumer une volaille ou écumer un pot ?

Puis sans transition :

— Morveux, va me chercher Huguette.

Huguette vint, le nez effronté, l'oreille minuscule et spirituelle à demi cachée sous les cheveux noirs. Mais, devant le regard de son père, elle rosit.

— Petite, dit Castagnol, viens loin du feu, car je ne sais si c'est lui ou tes sentiments intimes qui te rendent ainsi rouge.

Puis, l'ayant de nouveau regardée, il lui dit sur un ton d'emphase qu'il voulait rendre redoutable :

— Huguette, tu es amoureuse !

Elle rosit davantage, mais ne perdit pas contenance. Pourtant ses yeux s'emplirent d'une lumière inquiète :

— C'est vrai, mon père. Tu as donc surpris mon secret ?

Il n'avait surpris ni secret, ni confidences, ni billets d'amour, mais il jouait au

gros finassier. Benoîtement, il prit la main menue d'Huguette :

— Comme je sais tout, ma petite, tu peux tout me raconter, en camarade. Pour toi, je suis un ami avant d'être un père. Allons, allons, éclaire ce minois, délie cette langue et dis-moi la couleur de ton intellectuel. Car c'est un intellectuel.

Elle murmura :

— Je vois que tu as deviné.

— Je t'en dirai même plus long. Il est jeunet et tendre.

— Oui, mon père, mais rien de grave ne s'est passé entre nous. A peine quelques paroles aimables, quelques vers...

Castagnol joignit les mains, branla la tête, ses yeux tournèrent comme s'il allait s'évanouir, et, du fond de sa mémoire bouleversée, un juron de jeunesse, un juron du grand-père gascon jaillit douloureusement :

— Milledious !... ah ! milledious ! c'est un poète !... Ma pauvre enfant, tu ne pouvais plus mal tomber. Un poète ! Ces anciens peseurs de diphtongues ne riment

même plus. Ils accrochent mot à mot, image à image, au petit bonheur, et la raison n'y comprend goutte. Un poète ! Ils se moquent du sens pourvu qu'ils aient la musique. Ma fille, je les connais : des projets mirifiques, des airs de conquistadors, un œil noir sous le feutre sombre et puis... et puis, pas le sou pour payer les castagnolades qu'ils bâfrent. Je n'en veux pas !

— Mon père, reprit Huguette, ce jeune homme m'a dit les vers d'un autre. Il n'est pas poète, il écrit dans un journal.

Castagnol chut dans une chaise et son visage donna les marques d'une joie vive :

— Ah ! il est journaliste. Avec quelle rapidité, quelle facilité, quelle prolixité, il doit parler de choses qu'il ignore. Il est journaliste ! Ma petite enfant, ils entrent, parfois, dans le métier avec un style et du tempérament. Au bout de trois mois, ils sont étripés, vidés, sans muscles ni verdeur. Leurs articles ? quelle duperie ! On pensait mordre à un excellent rôti et l'on ne trouve qu'un plat de nouilles... Ma fille !

Elle l'interrompt de nouveau :

— Mon père, laisse-moi parler. Celui qui m'aime n'est ni poète, ni journaliste, mais critique.

Alors une grande hilarité secoua Castagnol. Il se prit à rire du nez, des yeux, de la bouche et de la gorge aussi, qu'il avait grassouillette :

— Un critique... critique... un critique t'adore ! Pitchoune, viens ici, appelle les domestiques, secoue le quartier, mets en branle la rive gauche, ameuté tout Paris : je vais vous décrire un critique !

A cet instant, une vieille dame entra. Elle était hautaine et prude, fort riche d'ailleurs, et n'avait pas la réputation d'attacher avec des saucisses les bassets de son chenil.

Castagnol, encore joyeux de ce qu'il venait d'entendre, fit la révérence :

— Madame !

— Les temps sont durs, dit-elle, d'un ton de confidences, et la pensée des pauvres gens qui ne mangent pas leur saoul me coupe l'appétit. Je me dois néanmoins de

fêter dignement le réveillon de Noël. Sachez que je recevrai à ma table deux généraux, un cardinal, sans compter grand nombre d'invités de moindre importance. Auriez-vous pour ce repas quatre faisans particulièrement recommandables ?

Castagnol se gratta le front :

— Madame, répondit-il, la clientèle a été nombreuse, aujourd'hui ; je n'ai plus que des dindes et je ne sais si je dois vous les offrir.

La vieille dame, prenant son face-à-main, promena sur le visage du rôtiisseur sa lente impertinence :

— Votre maison baisse, rôtiisseur. Un homme de votre réputation se doit d'avoir à ses crochets une abondante collection de volailles. Il est regrettable que je me sois dérangée pour rien.

Castagnol sentit son sang lui monter au visage et ses narines palpitérent d'indignation. Il eut l'idée de confondre brutalement la pécore, mais il trouva plus savoureux et plus habile de lui jouer un tour de sa façon. « Ça, se dit-il en lui-même, elle usera

ses dernières dents sur mes dindes les plus coriaces ou j'en perdrai le sommeil ! »

Il adoucit sa voix, rendit son visage aimable, plia son attitude jusqu'à l'affectation :

— Je plaisantais, madame, les volailles abondent dans mon arrière-boutique. Les voulez-vous voir ? Elles tournent au feu des sarments, se gonflent, se dorent et pleurent dans les lèche-frites un torrent de graisse parfumée. Désirez-vous des poulardes de Bresse, ou une oie toulousaine farcie de marrons ?

Le face-à-main se leva de nouveau :

— C'est de faisans que j'ai envie.

Les deux mains jointes sur le ventre, Castagnol souriait en secouant la tête. Puis, soudain, sur un ton de grand apitoiement :

— Des faisans, madame ? à votre service. Lesquels ? Ceux du Maine, de Saintonge ou de Provence ? Gros, gras, ronds, replets, charnus, j'en ai des douzaines qui s'empilent, s'écrasent, se putréfient. Je crois que les poubelles en hériteront, car personne n'en demande !

— Les faisans ne seraient-ils plus de mode ?

— Je n'osais vous le dire. La guerre a eu sur la rôtisserie une influence décisive, et les gens comme il faut ne se délectent qu'avec de la chair blanche.

Le face-à-main, laissant tomber sa morgue, interrogeait avec étonnement :

— Que me conseillez-vous donc ? Car je veux un dîner parfait en tous points, puisque ma table s'honorera de la présence d'un cardinal et de deux généraux.

Le maître-rôtisseur semblait profondément réfléchir.

— Patience, madame.

— Ne croyez-vous pas que des canetons aux petits pois ?...

— Patience, madame.

— Ou que des bécasses avec une rôtie à la muscade ?...

— Patience !

Il courba le buste, arrondit le bras et leva la main fermée, d'où l'index émergea comme un appel au silence :

— Madame, je me flatte d'avoir votre

affaire. Deux dindes grasses seront le mets le plus digne de vos invités.

Il se retourna et cria au fripe-sauce :

— Pitchoune ! les dindes d'Espagne.

Le fripe-sauce les lui ayant apportées incontinent, Castagnol les soupesa, les caressa, et sa face donnait les marques d'une grande jubilation. Puis faisant mine de baisser le croupion qu'il disait délectable :

— Les dindes, madame, sont les reines de nos volailles et la sottise des hommes est incommensurable de n'en avoir pas chanté plus tôt les mérites.

Le face-à-main n'étant qu'à moitié convaincu, Castagnol reprit sur un train d'enfer :

— Madame, évoquez-les vivantes : elles amusent par la gravité de leur maintien, émeuvent par la mélancolie de leurs regards et inclinent à la méditation lorsque, sur la paille des fermes, repliées sur elles-mêmes et en rond, elles prennent l'attitude prudente de cardinaux réunis en conclave. Maintenant, voyez-les nues, touchez-moi ces ailes voluptueuses, ces cuissettes délicates

et ce croupion qui, dans la bouche, embaume et fond comme une boule de miel. Quelle suavité ! Quelle finesse exquise ! Approchez, tâtez, flairez !

L'éloquence de Castagnol impressionnait vivement la vieille dame.

— A combien la paire ?

Il esquissa une moue de condescendance :

— Pour vous, madame, ce sera cent vingt francs.

Elle poussa les hauts cris, agita son face-à-main, fit mine de partir :

— Je crois que cent dix francs...

— Des dindes, madame, de cardinal !

— J'irai jusqu'à cent quinze !

— Des dindes, madame, de généraux !

— Soyez raisonnable, cent dix-huit !

Il la saisit au mot. Et, quand il eut touché l'argent et promis d'envoyer les dindes à domicile, il oublia ses finasseries et, en un geste bon enfant, fit mine de frapper sur l'épaule de la vieille dame :

— Soyez contente ! Voilà qui est une bonne affaire.

Le face-à-main montra un dédain intraduisible.

— Oh ! ces gens du peuple ! murmura la noble cliente en s'éloignant.

Castagnol l'entendit et, prenant Huguette et Pitchoune à témoins :

— Voyez cette chipotière, cette vétillarde, cette laide prude, elle paye cent dix-huit francs ces dindes qui ne m'en coûtent pas cinquante ! Ah ! ces bourgeois !...

Puis, subitement, changeant d'idée, il revint vers Huguette et lui caressa les cheveux :

— Tu connais mon affection, ma chérie ; je ferai ton bonheur, et même malgré toi, si tu m'y obliges ; mais prends garde, je te noierais de mes mains, tu entends ?... de mes mains, plutôt que de te laisser épouser un intellectuel. Moi, ton père, je te jetterais dans la Seine.

Une lecture ancienne lui revint à la cervelle et, en un geste noble, imitant le premier tragique de l'Odéon :

— Comme la reine fit de Buridan !

Soudain, changeant encore d'idée et baisant le ton :

— Pourtant, petite, un de tes prétendants pourrait me plaire. Je le sais actif, on le dit débrouillard et son amour des affaires tient du prodige.

Huguette, les yeux luisants de malice, leva la tête :

— Son nom, mon père ?

— Rémy Dartigaud.

Elle éclata de rire :

— Oh ! ce vilain singe ?

— Tu dis ?... Ah ! l'effrontée. Je suis maître chez moi et n'entends pas que, même sur ce point, tu m'opposes résistance. Monsieur Dartigaud te convient parfaitement.

Alors Huguette, frappant, de sa bottine, le parquet luisant et levant le front :

— Mon père, n'insiste pas et, qu'entre nous, il ne soit plus question de ce jeune homme.

— Il sera riche un jour.

— Que m'importe !

— Il pourrait me suppléer.

— Ce n'est pas lui que j'aime !

— Oh ! répliqua Castagnol, tu en aimes donc un autre ? Et lequel, je te prie ? Dis-moi son nom ?

Mais le tour que prenait l'entretien rendait nerveuse la charmante Hugnette. Soudain, son amour creva comme un orage immense, et elle s'enfuit, afin qu'on ne vît pas ses pleurs, haletante, les mains sur le visage.

CHAPITRE V

OU L'ON VOIT CASTAGNOL, EN UNE MINUTE
DE GRAND COURROUX, DISSIMULER AIMABLEMENT

Sur le pas de sa porte, rue de l'Ecole-de-Médecine, Justin Castagnol frémissait d'indignation :

— Il n'est pas, de nos jours, un larbin qui ne se croie plus grand que son maître, et le plus chétif parmi eux ne manque jamais l'occasion de tendre le jarret et de monter sur ses ergots. Mon Pitchoune est du nombre. Où diable a-t-il pu fourrer son nez de gavroche, affilé comme un rasoir et planté de telle manière qu'il m'est une continuelle provocation ?

Ainsi parlant, il gesticulait d'abondance :

— Polisson, valetaille, siècle de pourriture !

M. Verlinières, qui se rendait à l'Institut, passait par là. Il vit la grande colère du maître-rôtisseur et, vainement, essaya de la calmer.

— Cette graine de bagne, répétait Castagnol, se mouche des doigts, brûle mes volailles, crie avant que je l'écorche, et ferait mille autres sottises pareilles, s'il ne craignait ma main sur le bec et mon pied au...

— Mon ami, dit M. Verlinières, l'interrompant, je vois que vous aimez toujours les paroles enluminées.

Alors, suivant son habitude, Castagnol prit en main le nouveau sujet qu'on lui présentait et il le chevaucha hardiment :

— Oui, monsieur, j'aime les choses hautes en couleur. Voyez ma face. Elle reluit comme un feu de sarment sur une rôtissoire et reflète, fidèlement, l'enluminure de mon cerveau, ce dont je me flatte. J'en dirai autant de mes paroles. Je les aime portant rouge trogne plutôt que visage

pâle. Vous choqueraient-elles ? Par Dieu, vous ne m'en verriez pas surpris. Ce n'est pas ainsi qu'on discute dans votre académie. Le beau langage s'y perd, je veux dire celui qui aime le mot propre, l'image neuve, et vous restez coi. Au contraire, vos prédilections vont vers des œuvres d'écoliers sages qui sucent, comme de la réglisse, les règles des grammairiens. Aussi, voyez le style de vos lauréats. Il est exangue et s'en va béquillant, à droite sur le verbe être, à gauche sur le verbe avoir. En lui, point d'expressions truculentes, d'épithètes rares qui épicient et truffent. Et, de même que les truffes emparadisent et béatifient l'intérieur d'une volaille, de même l'épithète rare et précise fait monter le style au septième ciel.

Puis, revenant à sa colère, il arpenta la rue et criâ plus que de raison :

— Où diable ce Pitchoune a-t-il fourré son nez ?

Or, cet après-midi, Pitchoune, musant dans la rue de la Huchette, reluquait les devantures, guignait les midinettes au pas-

sage et cherchait quelle sottise il pourrait faire. Mis en appétit par une tartine de pain confituré et reniflant sa morve, il vit deux galopins qui jouaient à la marelle, dans l'encoignure d'une porte cochère. Il s'y rendit, les aguicha de mauvais propos et leur prit sournoisement une bille d'agate. Mais les galopins, l'œil aux aguets, s'en aperçurent, sautèrent sur Pitchoune, lui crêpèrent les cheveux, le martelèrent de coups et l'envoyèrent rouler au long du trottoir.

Mordant, geignant, le croquelardon se débattit ; sous ses efforts, sa culotte se fendit au bas des reins et un pan de chemise passa.

Alors, les deux garnements rirent aux larmes et suivirent Pitchoune qui s'en allait, penaud. Ils lui tiraient la langue, lui faisaient les cornes et vingt autres drôleries, tout en criant de leurs voix flûtées :

*Train, train, la guenille, la guenille,
Train, train, la guenille...*

Ce qu'entendant, Pitchoune, pris de colère, se baissa, saisit une poignée de crot-

tin et l'envoya s'éclabousser sur les deux polissons.

— Oh ! s'écrièrent ceux-ci, il bisque, il rage.

Aussi, le suivant toujours à quelques pas, ils crièrent à tue-tête, en aiguissant leurs index l'un contre l'autre :

— Bisque, bisque, rage.

Ce beau tapage attira les enfants qui se rendaient à l'école. Ils accoururent avec des cris. Les uns débouchaient des ruelles ; certains, des portes lépreuses ; les autres, on ne savait d'où. Et ce fut une cohue de nez effrontés, de minois roses, de fronts sournois, de frimousses grimaçantes. Et tous poursuivaient la queue blanche de Pitchoune. Celui-ci se mit à courir, et la cohue de cette engeance de courir également avec un bruit d'enfer et répétant jusqu'à plus soif :

*Train, train, la guenille, la guenille,
Train, train, la guenille...*

Ainsi ils traversèrent le boulevard Saint-Germain, contournèrent le Musée de Cluny, s'entravèrent dans le chien poilu de M. le

Conservateur, franchirent le boulevard Saint-Michel et s'abattirent, n'en pouvant plus, devant la boutique de Castagnol.

D'instinct, M. Verlinières les accueillit par une parole de moraliste :

— Ah ! les petits voyous ! de mon temps, nous n'agissions pas ainsi.

Mais Castagnol abattait ses poings dans cette marmaille, giflait celui-ci, sabotait celui-là, et des insultes, qui sentaient leur origine gasconne et plébéienne, pleuvaient dru. Puis, s'adressant à l'académicien :

— Cet imbécile a voulu jouer au petit Henri IV.

Il mit les poings aux hanches et, gloussant dans un rire mal contenu :

— Ça t'apprendra, Pitchoune, à mettre ton panache du bon bout. C'est sur la tête qu'on le plante et non au bas de sa culotte. Et maintenant, ouste... Deux douzaines de canards en rangs d'oignons t'attendent. Va les plumer.

Le fripe-sauce, l'oreille basse, disparut dans la rôtisserie et Castagnol retint, par

le bouton de la veste, M. Verlinières qui partait :

— Je vous demande deux secondes... J'ai trouvé, ce matin, une nouvelle pâte pour mes castagnolades. Venez la goûter, en ami.

— Votre invitation me flatte, répondit l'académicien, mais je ne puis faire attendre ces messieurs de l'Institut. L'exactitude est une des formes de notre politesse dans un siècle qui n'en connaît plus. A demain.

Il s'éloigna, long, hautain et digne, bien que légèrement courbé. Au coin de la rue Hautefeuille, la charette à bras d'un fumiste faillit l'écraser. Le manœuvre qui la tirait ne s'excusa point et grommela même quelques injures, où il entraînait de la commisération et du mépris.

— Ce Verlinières ! dit Castagnol, soudainement attendri. Point méchant, un peu vieux jeu et, comme tous ses pareils, voué à une fin misérable. Et dire que, sur les mêmes bancs du collège, nous avons appointé nos crayons et fait chanter nos plumes. Bah ! s'il a choisi le mauvais lot, tant pis pour lui !

Il revint vers le boulevard, lutina une blonde fille qui sortait de chez Palcas et lui planta gaillardement, à deux reprises, le doigt dans le gras de l'aisselle, ce qu'il appelait « donner des gousses d'ail », puis, chantonnant, il rentra dans la pâtisserie.

La salle, à cette heure, était déserte, mais, au comptoir, Hugnette, alanguie, s'abandonnait dans les bras de Jean Verlinières.

Castagnol bondit :

— Ah ! nom de...

Il se contint aussitôt et, pour prévenir les deux jeunes gens de sa présence et leur laisser croire qu'il n'avait rien vu :

— Hum ! hum ! fit-il avec affectation.

Puis il grommela, tournant le dos au comptoir :

— Ah ! les coquines !... ah ! mesdemoiselles ! J'en tiens une, j'en tiens deux.

Face au boulevard, contre la vitre, et bien qu'on fût en janvier, il faisait mine d'attraper au vol d'inexistantes mouches.

CHAPITRE VI

VENEZ DEMAIN, ET VOUS VERREZ.....

CE QUE VOUS VERREZ...

— Mes amis, dit Castagnol aux écrivains assis autour des tables de marbre, votre bon maître Verlinières viendra-t-il, ce soir ?

Ils ne lui répondirent que par des galéjades, et Castagnol se dirigea vers la porte, l'ouvrit, reçut une bolée d'air froid dans les yeux, rentra bruyamment, alla vers le comptoir, retourna vers la porte. Pétrissant le vide de ses poings grassouillets, ballonnant du ventre, pinçant les lèvres, il montrait les marques d'une impatience qui ne lui était pas coutumière et grommelait :

— Verlinières, mon ami, il faut que nous réglions cette affaire incontinent.

Dans la salle, les chapeaux mous, les lavallières, les monocles aigus, les épaules luisantes d'usure, toute cette gent écrivassière, en qui, pêle-mêle, bluff, talent, vérité âpre, paradoxe, et peut-être même génie se confondaient dans la brume bleue des cigarettes, s'acharnait à l'os vide des bavardages et de la discussion. Qui donc parlait ? On ne le savait exactement. C'était, dans cette babel de langues, le plus complet anonymat. Seules, quelques voix, s'élevant au-dessus des autres, laissaient entendre des fragments de discours qui n'avaient entre eux aucun lien :

— Belpégor ? je m'en bats l'œil. Minerve ? je m'en contre-bats l'œil. Sensibilité, intelligence, intuition, raison, zut ! « Faites des vers, nom de D... » disait Verhaeren.

— Ces petits jeunes gens, mignards, léchés, sans poil, s'amuse et vous n'y voyez goutte. Quoi ! ils représentent des sonnets en forme d'arrosoir, ou le portrait de La martine sous l'image d'un tuyau de poêle,

et les critiques se fâchent ? Il faut rire, tout simplement, comme devant une clownerie. Ah ! la moutarde vous monte au nez, et vous écrivez à grands coups de sabre une mercuriale ? Imbéciles, vous donnez à tous ces ga-ga-la-praline la consécration qu'ils demandent.

— Notre ignorance des choses politiques et philosophiques est extrême, mais nous possédons, néanmoins, une élémentaire certitude : c'est que tout homme d'esprit, critique subtil ou lettré délicat, se double toujours d'un gourmet. Il ne peut en être autrement et nul n'ignore que la cuisine, non moins que la littérature, est à l'image d'une nation. A tel point, que la cuisine française montre les qualités de mesure, de finesse, de lyrisme contenu que nous aimons dans nos chefs-d'œuvre classiques. D'ailleurs, le style d'un bon plat et celui d'une tragédie ou d'un roman ont plus d'analogie que le vulgaire ne s' imagine, et l'un et l'autre varient suivant les mœurs et les climats. On sait que le scepticisme de Montaigne a plus de verdure et de succulence dans l'ex-

pression que celui de M. Bergeret. Quoi d'étonnant à cela, si l'on songe que le gigot de Touraine manque de cette pointe d'ail qui relève et parfume le gigot gascon ? Le bien se nourrir, comme le bien dire, est un art tout en nuances. Hommes et races y accusent leurs dissemblances : les Allemands se rassasient, les Français mangent, le gourmet se délecte.

— Messieurs, il est deux façons d'écrire. Les uns vont à bride abattue, éperonnent leur coursier, noircissent cent pages en une semaine et vous envoient, plusieurs fois l'an, un volume tout chaud chez l'imprimeur. Ce sont des bavards que les mots pipent. Et quand ces trop riches auteurs ont du souci littéraire, ils remettent l'œuvre à l'étau, la frappent, la burinent, la cisèlent, et payent, en retouches infinies, leur prodigieuse facilité. Les autres, au contraire, ruminent longuement leurs idées qui tombent, un jour, d'elles-mêmes, mûres à point. Je connais un confrère qui n'aime composer que dans la solitude. Il a d'abord l'intuition vague de la page à écrire. Il la sent, bien

avant de la comprendre. Elle le harcèle, le tyrannise. Ce jour-là, il porte grise mine et front soucieux. Puis, soudain, dans ce chaos qui emplit sa tête, tout s'ordonne, s'harmonise. Il se fait un grand jour, et l'idée — ou l'image — apparaît, confuse d'abord, puis nette, lumineuse. Il ne se hâte pas de la donner au papier. Il la mijote en sa cervelle, la palpe, la caresse, la nourrit. Alors, il la note avec fièvre. Il retourne vers cet écrit qui n'est qu'un schéma développé, le relit à haute voix, le mime en marchant, puis, sans hâte, le greffe d'idées explicatives, le farcit de mots neufs, d'images qui lui chantent. Il ajoute souvent, peu à peu, et point ne retranche.

— Une vague ? Non. Une mer, un océan, tous les Atlantiques et tous les Pacifiques de la pudibonderie déferlent sur nous. C'est Origène qu'il leur faudrait dans chaque bureau de rédaction.

Soudain, de ce chaos, la face d'omelette de Zoïlus émergea :

— Je vous le dis, moi. J'ai pesé ces arguments en toute conscience. La Muse est une

maîtresse. On ne vit pas de sa maîtresse.

Sceptique, Jacques Landon lui répondit entre deux bouffées :

— La bonne blague !

— Considérons, dit un métèque, le seul aspect de la littérature qui nous intéresse : celui de ses biens spirituels. Notre métier est, avant tout, un apostolat.

Déjà Zoïlus tirait de sa poche ses minuscules balances :

— Un apostolat ? Mieux encore : un pontificat.

Ce fut le signal d'une grande mêlée :

— Que la littérature nourrisse son homme ! le prêtre vit bien de l'autel.

— Non !... Saint-Paul, chez Aquila...

— Et le déluge ? Remontez au déluge !

Alors, Jacques Landon, qui aimait le pittoresque, appela le maître-rôtisseur :

— Monsieur Castagnol, nous serions heureux, mes amis et moi, d'avoir votre opinion : ne croyez-vous point que les intellectuels ne sont pas à leur place, dans notre société ?

A dessein, il avait posé la question sous

cette forme équivoque ; il attendait, malicieusement, une réponse amusante et se réjouissait à l'avance d'une discussion qu'il devinait burlesque en paroles et riche en couleur ; mais Castagnol, qui marchait de long en large et montrait toujours grande impatience, lui répondit d'un ton bourru .

— Ce que je m'en fiche !

Les conversations, un instant suspendues, reprirent rapides, sonores et bizarres :

— Lui, du génie ? Peut-être. Mais son Moi m'agace. C'est toujours Narcisse qui se mire dans son pipi.

— Que parlez-vous du panmuflisme de notre époque ? La chose est pourtant simple : un humoriste croque Célimène en trois traits : un œil d'alose pâmée, une bouche qui rit, un menton qui galoche. Si elle se reconnaît qu'elle exprime sa gratitude ; dans le cas contraire, qu'elle se moque, comme d'une guigne, de ce personnage de fantaisie, qui ne lui ressemble en rien.

— Je l'ai entendu. C'était aux Mille-Colonnes. Il parlait avec ses bras et disait, en substance : « Un quiconque allume tant

de réverbères, c'est tant ; un poète écrit tant de vers, c'est tant. A travail égal, salaire égal. »

Ces paroles déchaînèrent le tumulte :

— Parfait !

— Idiot !

— Et Flaubert qui suait sur la page blanche !

— Et Montépin qui noircissait cent pages en un jour !

— Tout n'est que désordre et confusion.

— Vive le Soviet qui viendra apporter l'ordre dans le désordre !

— A bas Marinetti !

— Monsieur Castagnol, dit le poète Jacques Landon, se levant, monsieur Castagnol, que pensez-vous de la part misérable qu'on réserve, dans la société moderne, à cette élite aimable que forment les écrivains ?

Le maître-rôtisseur, flatté d'une telle insistance, voulut bien s'avancer, mais, encore irrité d'une attente vaine, il montra quelque nervosité et dit en bougonnant :

— Je vous répondrai, messieurs, comme le grand Moréas, qui vint souvent s'asseoir

à cette table : « Tout ça, c'est des bêtises. »

Puis, alléché par la sympathie qu'il devinait autour de lui, affamé de bons mots, friand de discours, il s'approcha lentement et, posant la paume des mains sur le dossier d'une chaise :

— Oui, tout ça, c'est des bêtises. A vos propos, ragots, cris et commérages, je n'opposerai qu'une parole, grosse de sens et quasi irréfutable : « Castagnolades ».

Et, comme l'on s'étonnait de cette réponse, le maître-rôtisseur retrouva momentanément sa face hilare :

— Vous avez, messieurs, des cerveaux farcis de science livresque, mais que votre tête est donc mal faite ! Je dis et je redis : « Castagnolades ! » C'est la seule réponse qui convienne à votre dernière prise de bec. Eh oui ! Castagnolades ! N'est-ce pas ce qu'il y a de meilleur au monde ! Elles signifient ce goût supérieur et cette pétulance aimable que vous possédez et qui vous honorent, cette intelligence pratique... qui vous manque totalement, et, en outre, pour moi, bel argent sonnante ! En un mot, elles

joignent l'utile à l'agréable et fortifient chaque jour, aux quatre coins de Paris, une autorité — la mienne — qui dépasse singulièrement celle d'un grand nombre d'entre vous.

Puis, brusquement, et comme ne parlant qu'à lui-même :

— ...Mais, ce Verlinères, ne viendra-t-il point ?

Il fit volte-face et se dirigea vers la porte.

Alors Jacques Landon demanda narquoisement :

— Quel est, au juste, le pays d'origine de cet homme sympathique ? D'Agen, de Mirande ou de Saint-Macaire ? D'Agen, il a l'accent ; de Mirande, la roublardise ; de Saint-Macaire, la vanité !

La question se perdit dans le bruit des discussions renouées et l'on vit Castagnol qui, près de la porte encore ouverte, happait au passage M. Verlinières et l'entraînait vers l'arrière-boutique.

— A nous deux, monsieur Verlinières.

L'académicien riposta, non sans douceur,

que le temps ne pressait pas, qu'enlever son pardessus serait chose rapide et qu'il avait grand désir de boire un grog bouillant.

— Mon ami, conclut-il, vous me prenez à la gorge.

— Peut-être, répliqua Castagnol. J'ai mes raisons.

— Vos raisons ?

— Oui. Et je vous dirai un mot qui ne vous plaira point, j'en ai peur.

— Peur ?

— Oui, ce n'est pas en vain que nous avons étudié ensemble au lycée, et que je garde pour vous autant de sympathie que de commisération.

— De commisération ?

— Oui, car je suis un honnête homme, moi, aimant, bienveillant et bonasse. Mais je sais, quand il faut, ne pas céder.

— Céder ?

— Oui, ne pas céder.

— Mon pauvre ami, s'écria M. Verlinières, voilà de plaisantes paroles. Je n'y com-

prends rien et je vous prierai de vous expliquer plus nettement.

Ils étaient seuls dans l'arrière-boutique, qui fleurait bon la cire fraîche et le confit d'oie.

— Voici donc, monsieur Verlinières, dit Castagnol, levant la tête avec suffisance. Votre fils courtise ma fille et je ne le souffrirai pas.

— Que dites-vous ? Mon fils ?... Ce sont des sornettes !

— Votre fils, oui, monsieur. Votre fils, Jean, courtise ma fille. J'ai dit.

M. Verlinières recula d'un pas et, sans hâte, bien qu'un peu d'impatience l'animât, il fixa son monocle, leva le front, puis d'une voix hautaine :

— Vous abusez, monsieur Castagnol, de ce hasard qui vous fit, jadis, près de moi, rogner vos ongles à l'étude d'Aristote, et votre familiarité dépasse, aujourd'hui, les bornes. Je suis, il est vrai, bien bon de condescendre à venir, deux fois par semaine, dans votre boutique, et je reçois, pour vingt années d'habitude familiale une récompense

ironique et quelque peu inattendue.

Castagnol, portant haut la face, tendait le jabot qu'il avait de toile blanche :

— Monsieur de l'Académie, répliqua-t-il, ma maison est, ce soir, pleine de monde et je ne veux pas faire d'éclat. Mais il faut néanmoins qu'entre vous et moi la question de monsieur Jean, votre fils, se règle.

— Ah ! monsieur Castagnol, cessez de m'insulter dans mon fils.

— Vous insulter ? quelle audace ! Si mes paroles ne vous suffisent pas, venez, ici, demain matin à dix heures précises, et je vous fournirai des preuves. Oui, monsieur, des preuves irréfutables, et vous verrez...

— Je verrai, je verrai, reprit lentement M. Verlinières. Cela est bien vite dit. Je verrai, quoi ?

— Vous verrez... ce que vous verrez.

— C'en est trop. Adieu, monsieur.

L'académicien, d'un geste brusque, se coiffa, prit la porte, mais Castagnol s'empressa de le retenir :

— Je vous en prie. Vous ne me ferez pas l'injure de partir sans boire un doigt de

malaga et sans manger des castagnolades ?

M. Verlinières lui répondit par un simple :

— Adieu, Castagnol !

Mais il mit dans ce dernier mot une telle expression dédaigneuse, qu'il crut avoir blessé jusqu'au sang le maître-rôtisseur. Cette pensée lui rendit une alacrité juvénile. Il redressa les épaules, mit son feutre de travers et, grand, mince, la canne à la main droite, le monocle à l'œil, goguenardant, il fit sonner son pas, traversa la pâtisserie, descendit le boulevard, franchit le pont Saint-Michel et continua sa course. Une grande colère l'agitait et il parlait en marchant :

— Castagnol, ancien cancre de collège, rôtitteur d'occasion, inventeur à la man- que, vulgaire bavard qui nous fait payer nos consommations trois sous plus cher qu'ailleurs, nouveau riche dont la fortune n'est faite que de nos lâchetés quotidiennes accumulées, mercanti en un mot, vous avez le front de croire que mon fils peut rechercher votre fille ? Quelle insolence ! et comme

je me repens d'avoir donné, par des fréquentations multiples, un lustre à votre maison. J'étais bien bon. J'étais trop bête. Cet homme, au ventre qui flageolle, au rire qui glousse, au nez qui bourgeonne, me donne grand dégoût. Je ne mettrai plus les pieds dans sa boutique, ni ce soir, ni demain, ni jamais. C'est ça, je le traiterai par le mépris. Allons, rôtiisseur, à tes broches, et ne t'occupe pas d'autre chose... Mais, au fait, une telle attitude le ravirait ; ces gens du commun ont besoin de recevoir, de temps en temps, les étrivières. C'est dit. J'irai, demain, à dix heures, et vous verrez, Castagnol, comment un homme de ma trempe sait imposer le respect.

Autour de lui, les gens passaient, engoncés dans leurs fourrures et ne le remarquaient pas. Furieux, il continuait sa harangue. La bise aigre venait de l'île Saint-Louis et lui coupait le visage. Il n'y prêtait nulle attention. Ses yeux, levés vers le ciel, ne voyaient pas, accroché à l'une des tourelles bleues du Châtelet, un bout de lune transparente en forme de croissant.

CHAPITRE VII

OU DEUX JEUNES GENS, ROUCOULANT D'AMOUR,
SE VOIENT TRAITÉS SIMULTANÉMENT
DE COLOMBE ET DE COQUEFREDOUILLE

Huguette, en peignoir mauve, se pelotonnait contre la table, face au jardin dépouillé de Cluny. Elle écrivait à une amie. Sa plume courait hardiment sur le papier. Parfois, le mot ne venant plus, elle s'arrêtait net, levait vers la fenêtre son oreille malicieuse, puis, soudain, repartait au galop. Et, parfois, un bout de langue rose dépassait ses lèvres, tant la succulence de ses idées en tête l'incitait à une naturelle et saine gourmandise.

Castagnol. 3

« Ma chérie, c'est moi, votre Hugnette. Je viens vous prendre la main et je la pose sur mon cœur. Hein, comme il bat, le prétentieux ! Un tel tumulte vous étonne ? Pour moi, j'en suis confuse, et si vous me demandez d'où vient une si folle joie unie à tant de craintes, je ne vous répondrai pas encore. Et puis, à quoi bon ! vous êtes trop fine pour ne pas m'avoir devinée.

« Comme votre langue s'agace ! Vos yeux s'illuminent d'interrogations. Allons, parlez ! Vous savez bien que pour vous je ne suis que faiblesse. Je dirai tout ce que vous désirez savoir, et pourtant j'ai bien peur que votre curiosité reçoive une grande désillusion.

« C'est bien ça, j'en m'en doutais. Ah ! vous demandez son nom et ce qu'il m'a dit ? Pour le nom, vous repasserez demain. Pour ce qu'il m'a dit, vous le savez depuis longtemps. Mais oui, chérie. C'est extraordinaire comme les hommes minaudent les mêmes déclarations. Et j'ai entendu, une fois encore, les mots que j'avais mille fois entendus. Je riais de tous mes yeux. Pour

tant, dans cette voix, une passion que je n'avais pas connue s'élevait. Alors, j'ai compris qu'un lien mystérieux allait de lui à moi. Les hommes, voyez-vous, valent surtout par ce qu'on devine d'eux.

« Votre bottine frappe nerveusement le parquet, l'impatience vous a gagnée tout entière. Vous grillez d'envie... Mais, quoi donc ? Que vous plaît-il de savoir ? Si je l'aime ? Ma chérie, je l'ignore moi-même et je viens vous le demander. Est-ce aimer que de s'émouvoir pour un rien, d'attendre dans la fièvre, de craindre et désirer à la fois ? En mon esprit, tout n'est que contradiction, bien que des flatteurs aient souvent parlé de mon remarquable équilibre. Qui croire, d'eux ou de moi ?

« J'écris à bâtons rompus. Je voudrais parler avec vous jusqu'à demain et j'ai hâte d'en finir. C'est qu'il viendra dans un instant, et nous serons seuls. Je reverrai ses yeux loyaux, j'entendrai sa voix, je me réjouirai de ses silences. Depuis longtemps, longtemps, je le connais. C'est quasiment un ami d'enfance. Pourtant je crois le voir,

à chaque rencontre, pour la première fois. Ah ! chérie ! que mes vingt-deux ans sont affamés de tendresse. La vie est belle, j'en ai la gourmandise, j'y veux mordre à belles dents, mais je ne suis pas ambitieuse. Me comprenez-vous ? Je crois que les idées romantiques des poètes et de tous les intellectuels qui fréquentent le « Gargantua » ont déteint sur mon âme. Une chaumière et un cœur, comme dit la chanson, voilà mon idéal. Raillez-moi et trouvez votre Hugnette : vieux jeu. Je sais que nos amies préfèrent, actuellement, une position à un mari. C'est, d'ailleurs, dans les sentiments de mon père, que j'aime, mais que je ne suivrai pas dans cette voie. Plus que la richesse, je recherche le bonheur. Je le veux, j'y tiens et je le bâtirai à l'image de mes rêves. L'argent seul ne donne pas un bonheur de cette qualité. La ceinture des noces dénouée, adieu les beaux rêves. On est entrée dans le mariage comme en un fox-trot et l'on en sort de même. Bon appétit, messieurs, je ne mange pas de ce pain-là.

« Celui qui va venir a du talent. Sans doute, j'ai reçu, au couvent, ce qu'on appelle une éducation excellente, et je me suis plu, par la suite, à fréquenter la Sorbonne. Je distingue du premier coup d'œil Delacroix de M. Ingres et j'aime à jouer les fantaisies lumineuses de Debussy. Mais le talent de mon aimé m'épouvante un peu. Je le lui ai dit en riant. Savez-vous ce qu'il m'a répondu ? Je vous le donne en mille. Eh bien ! voici : il estime que j'en sais beaucoup plus que lui, intuitivement. Ce jeune homme est tout simplement adorable et je crois que nul, dans Paris, plus que mon Jean... Aïe, je vous ai dit son nom. Tant pis, je ne l'efface d'ailleurs pas, afin de vous prouver ma confiance, mais je vous demande, en grâce, de l'oublier.

« Au revoir ! Voici l'heure. Vite, je prends mes bas de soie gris, mes souliers à boucles et je me donne, sur les joues, deux coups de houppette. Ça fait cric, crac, dans mon petit cœur. Que c'est bête ! Heureusement, je suis assez forte pour n'en rien montrer. Je le dis. Je le crois ; puis, quand

je le verrai... Ah ! qu'une femme devient faible devant l'homme qu'elle aime.

« A jeudi prochain, ma chérie. Les plus tendres baisers de votre

« HUGUETTE. »

Une demi-heure plus tard, dans la pâtisserie où Hugnette s'impatientait, Jean Verlinières vint. Il apportait, outre son sourire narquois et ses yeux doux, un bouquet de violettes. Il en para la jeune fille et, du coup, la salle en fut embaumée.

— Petite Hugnette, ces fleurs, parce que modestes, sont le symbole de notre bonheur.

Elle secoua sa tête de chèvre capricieuse :

— J'en suis gourmande, savez-vous ?

— Ah ! de quoi donc ?

— Mais... de bonheur.

Elle s'arrêta rougissante et comme ayant déjà trop parlé. Et Jean lui disait tout bas :

— Vous aurez le bonheur, ma tendre bien-aimée. Je crois au bonheur, comme vous, Hugnette. Nous le ploierons à notre amoureux caprice. Pour moi, il brillera toujours dans le sourire de vos yeux.

— Pour moi, répondit-elle gravement, il

sera fait de votre tendresse, de la communauté de nos pensées et aussi de votre gloire d'écrivain. Vous deviendrez célèbre et ma joie sera de me cacher dans votre ombre.

Il eut un geste d'effarement comique :

— Petite Huguette, vous ne connaissez pas les dessous de la gloire... Ah ! non ! Pas de ça, surtout !

— Vous dites bien le fond de votre âme ?

— Je n'ai jamais été plus sérieux.

Alors, elle inclina son fin profil vers le comptoir :

— Je ne tiens pas à la richesse, mais je sais qu'un peu de gloire ne messied pas à l'amour. Cette gloire s'offre à vous ; prenez-la. Vous êtes beau et bon ; je vous veux grand aussi.

Jean Verlinières, caressant la main fraîche qui s'offrait à lui, répondit doucement :

— Petite Huguette, si je me ris de la gloire, c'est que j'en connais non seulement la vanité, mais encore les inimitiés qu'elle fait naître, et l'âpre lutte quotidienne qu'elle impose à quiconque la veut conquérir. Et

pour un pur talent qui brille, que de gloires empruntées, usurpées, payées au prix d'extraordinaires complaisances. Là n'est pas le bonheur. Même le succès qui vient de lui-même doit être redouté, s'il se montre trop rapide. Il est alors la guêpe qui corrompt la grappe. Les médiocres ont besoin, pour agir, de son aiguillon et de son bourdonnement, mais il vaut mieux rester attentif aux seuls bruits de sa vie intérieure. Pour moi, mon poste de bibliothécaire de la Préfecture me donne la pitance, et mes écrits dans le « Lutèce » me permettent de satisfaire aux démangeaisons de ma plume. En somme, ma vie a l'harmonie d'un beau poème. Que désirer de plus, Hugnette, sinon votre amour pour la couronner ?

Elle retira sa main et dit, en éclairant sa figure d'un bon sourire :

— Je suis un abîme de contradictions. La gloire me laisse indifférente, et puis je l'ambitionne pour vous. Je vous veux grand homme et, d'autre part, votre savoir m'épouvante un peu...

— Je vous l'ai déjà dit, petite Hugnette.

Il y a plus de vérité dans une de vos multiples intuitions journalières qu'en mon savoir livresque de vingt-cinq années.

Huguette retrouva sa malice :

— Je ne vous écoute plus, flatteur et médisant. Car vous me flattez, ce qui est mal, et vous médisez de vos maîtres, et aussi, sans doute, de ces heures de bibliothèque, à la Sorbonne, où je vous ai maintes fois rencontré. Rappelez-vous : je venais de passer mon bachot. Doucement, par derrière, vous approchiez de moi. Vous regardiez par dessus mon **épaule**.

— Oui, c'était au **début de 1914...** Oui, je me rappelle, et je me moquais de vous.

— Ah ! dit-elle, en le menaçant du doigt, vous me les payerez, ces impertinences.

Jean Verlinières, riant de cette menace, se pencha vers la jeune fille et lui prit la main :

— Un jour, que j'étais mal luné, je vins derrière vous. Votre nez s'écrasait sur un livre de Spinoza, et je fus pris d'une folle envie d'envoyer tout au diable, livre et cahier. « Mais, petite sotte, me disais-je.

qu'avez-vous besoin de livres ? Regardez donc dans votre miroir ? Il vous apprendra plus de choses que tous ces philosophes ergoteurs et enjuponnés. » Depuis, j'ai fait la guerre. Elle m'a renforcé dans mes opinions... Tout à l'heure vous parliez de gloire. Mon père aussi me reproche d'en faire peu de cas.

— Vous voyez bien que j'ai raison... Et mon père ? Avez-vous songé à mon père ?

— Sans doute. Il est d'esprit aimable et de cœur généreux. Nous saurons rapidement nous **entendre**.

— Hum ! peut-être... Il vous reprochera. lui aussi, **quelque chose**.

— Quoi ?

— De manquer d'esprit pratique.

Jean redressa la taille, une flamme noire dans les yeux :

— En toute conscience, croient-ils, votre père et le mien, qu'il me serait difficile d'acquérir rapidement, si je le voulais, de l'honneur, de l'argent ? Mais...

Il eut un geste d'indifférence, et ses yeux adoucis s'abaissèrent de nouveau vers la

main d'Huguette. Elle était brune et longue et s'effilait au bout des doigts. Il la prit dans la sienne, la porta lentement à ses lèvres et la caressa :

— Que votre main est jolie, et fraîche comme un fruit. Permettez-moi d'y mordre ?

— Oh ! le gourmand !

Et, comme ils se penchaient de nouveau l'un vers l'autre, oubliant l'endroit et l'heure, la porte du fond, gaillardement empoignée, s'ouvrit avec fracas :

— Venez, voyez, jugez. Ah ! monsieur Verlinières, êtes-vous désormais convaincu ? Leur attitude n'est-elle pas intolérable, et que dites-vous de votre fils qui vient agacer mon Huguette par de ridicules pigeonneries ?

C'était Castagnol, bruyant, important, monté sur ses ergots et le visage pourpre. Il paraissait grandi d'un pied. Ses poings battaient l'air et sa voix sonore emplissait la salle. Subitement, les deux jeunes gens s'étaient tourné le dos, en une pose d'indifférence coupable et délicieuse. Une volte-

face si bien réussie ne fit qu'augmenter la colère du maître-rôtisseur. Il prit rudement M. Verlinières par le bras et, du menton levé, des yeux fulgurants, des narines frémissantes, montrant les deux amoureux :

— Ces coquebins, ces mirliflores, ces coquardeaux, cette niaise colombe et ce grand coquefredouille...

A ce dernier mot, M. Verlinières se cabra :

— Mon fils, monsieur ! un coquefredouille ! Je ne permettrai jamais...

L'indignation l'étouffait, mais Jean, dont la colère et le rire se partageaient l'âme, s'approcha du maître-rôtisseur :

— Coquefredouille ! Monsieur, permettez-moi de croire que vous employez des mots dont vous ignorez la définition.

— Oh ! l'insolent jeune homme, cria Castagnol.

Et, brusquement, jouant des coudes, il vint se planter au milieu de la pâtisserie, les poings sur les hanches, la tête en bataille :

— Coquefredouille, j'ai dit coquefre-

douille. Ce mot fut prononcé, monsieur, pour la première fois, ici, par de plus grands que nous. Coquefredouille ! C'est ainsi que Verlaine, à cette table, traita le grand Moréas.

Puis, comme la nature ne lui avait donné aucun esprit de transition :

— Dans ta chambre, Hugnette, cria-t-il.

Ensuite, se tournant vers Jean Verlinières et faisant un geste de résolution :

— Et vous... j'ai besoin de parler dans l'intimité à monsieur votre père.

— Soit, répliqua Jean, non sans une légère impertinence. Je vous aurais volontiers dit deux mots, mais, par déférence pour mon père, je le laisserai parler le premier.

Hugnette disparue, Jean Verlinières ouvrit la porte et se trouva sur le boulevard.

— Monsieur, disait à cet instant Castagnol à l'académicien, voici l'heure de régler nos comptes.

CHAPITRE VIII

COMMENT ON PEUT, A PROPOS DE MARIAGE,
S'ÉLEVER AUX PLUS HAUTES CONSIDÉRATIONS
PHILOSOPHIQUES

— Monsieur Castagnol, c'est une infamie !

— Je vous entends.

— Un abus de confiance.

— Sans aucun doute.

— Au fait, disons le mot : un vol !

— Il n'en est pas de plus grand.

— Et je ne sais si je dois vous adresser encore la parole.

— Si, monsieur, du moins pour me présenter vos excuses.

La face de M. Verlinières blémit de coléreuse stupéfaction.

— Moi, des excuses ! Vous subornez mon fils !

— Vous m'enlevez ma fille.

— Vous dites, monsieur Castagnol.

— Je dis, criait le maître-rôtisseur, que vos prétentions dépassent la mesure, que votre aristocratie désuète ne vous permet plus de nous tenir la dragée haute, et que c'est grande pitié de votre part et à votre âge de me souffler Huguette. Et pour qui, s'il vous plaît ? Pour monsieur votre fils, qui fait la belle jambe dans les salles de rédaction, trousse des articles qui ne lui rapportent rien et, en moins de six mois, mangerait mon fonds et me mettrait sur la paille. Infamie, abus de confiance, vous l'avez dit, monsieur, et vous avez défini cette action — la vôtre — que je n'osais qualifier... Ah ! j'étouffe, le sang de ma race crie justice, et si je ne vous avais pas connu sur les bancs du lycée...

Il marchait de long en large, soufflant, suant, le visage cramoisi. Ses yeux se chargeaient d'éclairs.

— Il faudra donc que je rompe tout à fait avec vous, dit M. Verlinières. Je pars.

Castagnol l'arrêta d'un geste :

— Non. Cela serait trop facile. Ce sont des explications qu'il me faut. Je veux savoir, comprendre, et vous convaincre...

Les mains aux poches, l'honorable académicien, contenant le tremblement intérieur qui l'agitait, toisa de hautaine façon le maître-rôtisseur :

— De quoi, s'il vous plaît ?

— Que votre fils n'a pas le droit...

— Brisons là, monsieur, et ne parlons plus de mon fils. Il faut vraiment que les succès d'argent vous tournent la tête pour croire un seul instant qu'une alliance quelconque entre nos deux enfants pourrait avoir lieu. Je me flatte d'être simple et populaire, mais je garde toujours les distances de ma dignité.

A ces mots, Castagnol bomba le torse avec affectation et mit le nez en flamberge :

— Votre dignité... ? Oubliez-vous la mienne ?

— Nullement, mais je l'estime pour ce qu'elle **vaut**.

— A quel prix ?

— Le prix ! Je vous reconnais bien là. Vous mêlez dans toutes vos considérations des soucis de marchand.

Castagnol, afin de donner plus de poids à ses répliques, frappa sur la table :

— Non, pas de marchand, mais d'homme réaliste, qui est de son siècle, voit clair et sait que toute puissance qui n'a plus l'argent pour base est trompeuse autant qu'éphémère. J'ai cette base, moi, comme marchepied ou tremplin. Chaque jour, je la consolide. Mon prestige s'agrandit d'autant. On accourt chez moi. Je nourris ; je fais rire ; je m'amuse à jouer le rôle de bouffon de la démocratie ; mais, quand il me plaît, sur un signe, des conseillers municipaux, des sénateurs et même des ministres m'honorent et viennent manger à ma table. Ils la savent rehaussée d'épices choisies, truffée à point et riche de vins vieux. Si l'on veut de la finance pour quelque œuvre patriotique, sociale ou religieuse,

Castagnol. 7

quelles portes heurte-t-on ? La vôtre et mienne. Mais, de nous deux, qui est le vrai, l'unique donateur ? Castagnol, Justin Castagnol ! Je suis inscrit parmi les membres bienfaiteurs de vingt sociétés et de plus grands que moi, en apparence, m'expriment journellement leur gratitude... Voilà pour le moral. Quant au physique...

M. Verlinières reprit sa canne et son chapeau qu'il avait posés sur une table et se couvrit.

— Restez encore un instant, dit Castagnol. Asseyez-vous. En partant tout de suite, vous me laisseriez trop facilement croire que j'ai raison.

Le vénérable académicien des Sciences Morales et Politiques se souvint, sans doute, des belles paroles qu'il avait prononcées sur la patience, qui est la vertu premières des sages. Aussi, prenant son hautain monocle, s'assit-il, de biais, résolu à vaincre ses justes ressentiments et à acquérir l'une des vertus qu'il prêchait volontiers aux autres. Mais une telle lutte intime échappait

au maître-rôtisseur, qui continuait ses explications :

— ...Quant au physique, le travail manuel m'a conservé une exceptionnelle verdeur. J'aurai grand âge que je ne deviendrai ni blet, ni racorni, et les femmes auront, à toute époque, à se méfier de moi. Ensuite, veuillez me considérer en mes heures carillonnées. Que sont mes habits ? Neufs, en drap fin et de coupe impeccable. Je porte souliers vernis et chaussettes de soie car, autant que quiconque, j'ai le souci de mon élégance, et, plus que beaucoup, les moyens de la satisfaire. Pour vous....

M. Verlinières le coupa net, d'un mot :

— Une bonne renommée passe avant tout le reste.

— Sans doute, mais vous avez la sujétion d'économiser sur votre nourriture, de boire des vins de troisième qualité et, — le dirai-je entre nous et à voix basse ? — de faire retaper vos chaussures et retourner votre pardessus.

— Monsieur Castagnol, une belle autorité sur les âmes suffit à ma gloire.

Alors, le maître-rôtisseur, s'asseyant au près de l'Académicien, qui lissait, en gestes lents, sa barbe :

— Comme je vous approuve ! Et si j'aime l'argent, c'est uniquement à cause de l'autorité qu'il confère. Aussi voyez de quelle façon, chez moi et autour de moi, l'on m'obéit. Je me comparerais volontiers au fameux Centurion dont parlent les livres saints. Je dis : « Allez », et l'on va, « Venez », et l'on vient. Pourriez-vous affirmer que vous avez un tel pouvoir ? Et si vous me dites, en revanche, comme tout à l'heure, que vos livres, votre Académie et tout le reste vous ont créé une certaine renommée, je répondrai que celle-ci n'a ni l'universalité, ni l'éclat de la mienne. Dans Paris, moi, j'ai un nom, un nom connu, un nom qu'on répète, un nom...

M. Verlinières, agacé par une telle jactance, en perdit ses vertueuses résolutions. Il dressa son monocle et devint héroïque :

— Un nom ? Je le connais. On le dit même synonyme...

Puis il s'arrêta, brusquement effrayé.

— Synonyme ? demanda Castagnol. Que me chantez-vous là ? Synonyme, moi, Castagnol ? Ecoutez : Justin Castagnol. Ça sonne haut et clair ; c'est plein d'entrain et de faconde. Essayez de le dire avec l'accent de chez nous ! Ça roule alors avec un air de ne plus vouloir s'arrêter : Justin Castagnol ! Oh ! cher monsieur, cher ami, de quoi mon nom serait-il synonyme ?

— Il ne l'est point, reprit M. Verlinières, mais la malignité publique voit des choses extraordinaires en tout. Je m'en voudrais de partager son opinion ; et je lui laisse entièrement la responsabilité de faire de votre nom le synonyme...

— Mais de quoi donc, je vous prie ?

— De... mercanti.

A ce mot, Castagnol se leva et la pâtisserie s'emplit d'un glapissement épouvantable.

— Mercanti ! je suis un mercanti ! Vous avez dit : mercanti !

Petits verres de cristal où l'on buvait l'onctueux malaga, flûtes et coupes de champagne pressées comme un bataillon sur de

transparentes étagères, carafes biseautées, assiettes croulantes de bruns macarons, tout scintilla, tinta, trembla, et Pitchoune, croyant qu'on s'égorgeait, ouvrit la porte du fond. Son nez affilé et son œil fleuri de polissonnerie parurent. Le maître-rôtisseur le vit, bondit sur lui, et laissa libre cours à sa colère :

— Imbécile, gâte-sauce, petit boche, graine d'espion. Il faut maintenant que tu viennes fourrer ta morve partout. A tes fourneaux et à tes broches.

Puis, ce grand accès de colère l'ayant calmé, il revint vers l'Académicien qui avait contemplé cette scène d'un monocle narquois :

— Mercanti ! Je m'étonne de trouver un tel mot sur vos lèvres. Il résume la rage des impuissants qui ratent invariablement leurs affaires. Aujourd'hui, quiconque ne craignant pas l'avenir, joue hardiment avec le hasard, crée, invente, lance sa marchandise aux quatre coins de la ville ou du monde, la suit, la pousse, la fait fructifier et récolte en une pluie d'or les bénéfices de son

travail, se voit appliquer ce mot de mercanti. Quelle injustice et quelle stupidité. Vous croyez, n'est-ce pas, à la guerre éternelle ?

M. Verlinières, sentant qu'un terrain solide de discussion s'offrait enfin, s'en empara vivement et comprit qu'il aurait grande chance, désormais, d'enchaîner, par sa souple et forte dialectique, le bagout du maître-rôtisseur :

— La guerre éternelle, le meurtre, monsieur Castagnol, est une loi du monde. Elle régit les plantes aussi bien que les animaux et l'homme ne pourra jamais échapper à ses commandements. Les forts devront tuer les faibles, afin de ne plus être écrasés par ceux qui sont le nombre et tendre à l'unité des pouvoirs. Jadis, Dieu châtiait nos pères par le feu du ciel ou les eaux du déluge. En notre époque, c'est le meilleur de notre intelligence qui nous sert dans l'œuvre de destruction. L'homme a découvert la science qui lui permet de tuer, avec grande sécurité pour les chefs, méthodiquement, mathématiquement, un nombre considérable d'adversaires.

Alors, Castagnol se reprit à sourire des yeux, malicieusement :

— Comme cela me réjouit ! A quel point je vous comprends ; avec quelle allégresse je vous approuve ! J'applaudis, mais je vous demanderai d'être logique avec vous-même.

— Ne le suis-je point ?

— Je n'en disconviens pas et vous aurez à cœur d'aller jusqu'au bout de votre raisonnement.

— C'est dans mes intentions, monsieur Castagnol.

— Voici pourquoi : La guerre, hier déployée sur le champ de bataille, continue aujourd'hui sur le terrain industriel et commercial. Les humbles, les malingres, les routiniers, et le troupeau de la clientèle — excusez-moi de vous parler avec cette brutale franchise, mais nous planons dans les hautes sphères philosophiques, — doivent rester sur le carreau. Place aux plus roublards et aux plus forts. Les députés, aux Folies-Bourbon, pérorent et promettent la lune. Ce n'est que paille ; le vent l'emporte. Mais nous, les commerçants, les inventeurs,

les créateurs, nous agissons, nous écrasons. nous nous élevons, nous devenons riches de la dépouille des sots ou des faibles. Le fort, c'est moi ; le faible, c'est vous et ceux qui marchent sur vos traces. Pourquoi gémir ou s'en indigner ? Nous accomplissons une loi du monde.

M. Verlinières se leva et, raide, le bras tendu :

— C'est l'esprit qui domine le monde : c'est l'esprit qui triomphera.

Castagnol retrouvait sa face hilare :

— J'applaudis encore et me frotte les mains. L'esprit, M. Verlinières, aura son triomphe dans la mesure où il s'appliquera aux choses qu'on peut monnayer... Vous êtes un grand savant, les lois de Solon et de Melchisédech n'ont pas de secret pour votre mémoire, vous tournez une ode en grec ou en latin, vous avez dans le sang le génie de votre célèbre devancier, Joseph de Maistre ; et puis, que vaut cela ? Pipette. Et l'on aurait cent fois plus de considération pour votre coup de chapeau, et votre réputation deviendrait considérable, si vous aviez écrit,

non les deux mystérieux volumes que personne ne lira, mais quelque chose de simple, de direct, de moderne, comme... Ah ! voilà ! Quel exemple?... J'y suis : *le Feu* !

M. Verlinières ne se fâcha point :

— Je vois que vous plaisantez.

— Pas le moins du monde. Ainsi *le Feu*...

Il fut sèchement interrompu :

— Ce livre, dit M. Verlinières, est détestable et la nation aurait dû le rejeter — révérence parler — ainsi que du vomi de chien. Il pullule d'argot comme un cadavre de mouches vertes et, par principe, avec une volonté amère et tenace, il exalte uniquement les soldats, qui sont le nombre, — des zéros assemblés, — aux dépens des chefs qui, possédant la science et la force, ont gagné la guerre.

— Faribole ! répliqua Castagnol. Le guerre fut gagnée, m'a-t-on toujours dit, par les soldats.

L'académicien secoua la tête, non sans pitié :

— Le raisonnement des gens du commun sent toujours ses origines. Il est superficiel

et spécieux, encore qu'aucune bonne foi ne soit ici en cause. Je sais bien que, en guerre, les soldats de première ligne, lançant des grenades, brûlant des cartouches, se croient de grands destructeurs, les véritables ouvriers de vengeance soigneusement choisis pour accomplir le décret divin. Quelle erreur ! Comprenez-moi : ceux qui tuent vraiment, ceux qui détruisent des armées entières, les froides intelligences, maîtresses de la guerre et inspirées par le Destin, sont loin des lieux de combat. Au fond d'un village paisible, n'ayant devant lui qu'une carte étalée et des généraux silencieux, le Grand Chef suppute méthodiquement, scientifiquement, la chance des armées en présence. Les parcelles d'autorité divine échues jadis à un Roi, aujourd'hui dispersées, il les a rassemblées en un faisceau fulgurant. Voyez-le, sur la carte. Il trace méticuleusement les routes où passeront des troupes enfiévrées. Soudain il se redresse. Il parle en maître suprême. Des officiers d'Etat-Major crient ses ordres aux armées ; celles-ci s'ébranlent ;

des milliers de batteries se démasquent ; sur des millions de kilomètres, un orage d'obus crève. Et les hommes s'élancent, en chantant, que d'autres remplacent. Une fumée rouge monte jusqu'au ciel et le sol, regorgeant de sang, ploie sous la masse chaude des cadavres. Est-ce la fin ? Non pas. La victoire, qui est un signe visible de la Justice satisfaite, n'a pas encore montré sa face. Alors, le Chef donne l'ordre d'une nouvelle attaque. Il répand le sang de ses soldats comme une libation ; sa vie est un continuel acte de foi au meurtre. Oui, contre un tel sacerdoce, notre instinct proteste. Mais ce chef est le sacrificateur moderne par qui la loi divine s'accomplit et nos crimes rachacent. Aussi n'avons-nous pas assez de mots pour dire sa louange ni trop de fleurs pour le couronner.

A cet instant, Castagnol, s'étant levé, tambourinait des doigts sur la table une marche héroïque. Le bavardage de M. Verlières l'agaçant, il l'interrompt :

— Quelle merveilleuse et abondante faci-

lité d'élocution ! Avec vous, il n'y a pas moyen de placer une parole.

— Vous ne vous en privez guère.

— Je ne parle que par monosyllabes.

— Vous m'avez écorché les oreilles durant une demi-heure.

— Non, monsieur, répliqua Castagnol, ce ne sont point mes paroles, mais les vérités éclatantes de mes paroles qui ont pu vous blesser. Eh bien ! tant mieux, je récidive et vous dis tout net que le livre de Barbusse est excellent.

— Mauvais, monsieur Castagnol.

— Admirable !

— Exécrable !

— Et trois cent mille fois supérieur aux ouvrages qu'on écrit journellement. Attendez-moi, je vais vous prouver que j'ai raison.

Il sortit en hâte et revint, une minute après, la face rayonnante, et brandissant un livre comme une poularde.

Alors M. Verlinières demanda, non sans ironie :

— Vous l'avez donc lu, monsieur Castagnol ?

— Dieu m'en garde !

— Quoi ! vous ne l'avez pas lu et vous le jugez ?

Le visage de Castagnol exprima une grande commisération :

— La naïve demande, et comme elle prouve que le sens du réel vous est étranger ! Vous discutez toujours à perte de vue et votre imagination vous entraîne dans les nuages ; mais moi, je vois les gens comme ils sont, les faits tels qu'ils se présentent, et si je juge bon ce livre, c'est que la vérité m'y oblige. Une telle affirmation vous étonne ? Mais ne voyez-vous pas, sur la couverture, ce mot admirable souligné en rouge : « Trois centième mille ». Qu'ai-je à chercher davantage ? Cela ne vous suffit-il pas ? J'ai confiance, moi, dans le bon sens du peuple. Un livre qui conquiert un si grand nombre de lecteurs est une affaire splendide. Il peut bien plaire à celui-ci, déplaire à celui-là, il contient toujours des parcelles de profonde vérité.

Pour la seconde fois, M. Verlinières prit sa canne et son chapeau :

— Je proteste vivement contre vos paroles.

— Oh ! je sais bien, reprenait Castagnol, que je n'ai pas épluché, comme vous, chaque page de ce livre.

— Je vous en prie, répliqua vivement l'académicien, cessez de m'insulter ! moi, j'aurais lu... ça ? Pour qui me prenez-vous ?

— Eh quoi ! vous ne l'avez pas lu et vous le condamnez ?

Le bras tendu de M. Verlinières menaçait un lointain ennemi :

— Oui, je le condamne et je me fais fort de vous démontrer...

— Que votre fils ne gagnera jamais d'argent, coupa Castagnol, et que ma fille ne deviendra jamais votre bru. Je le sais bien. Ah ! vous protestez encore ? Inutile, vos arguments trouveront insensible mon vieux cœur de père.

A ces mots, M. Verlinières ne put contenir son indignation :

— Homme stupide, qui vous parle de vous enlever votre fille ? Retournez à vos

broches ! Les gens de ma condition savent ne pas déroger.

— Très intelligent et très honorable maître, je n'irai pas redorer votre blason.

— Et je ne mettrai plus les pieds dans votre boutique.

— Dites « ma maison », monsieur de l'Académie.

— Et tous mes amis me suivront.

— Vous n'en avez point.

— Oh ! le malotru, rugit l'honnête académicien.

Et, brusquement, saisi d'une grande colère, il sortit, tandis que Castagnol, sur le pas de la porte, tendant le jarret, gonflant le jabot, dressant son nez rubescent et levant l'index, parlait à voix haute :

— Les temps ont changé, monsieur, depuis 1914, et le peuple comprend que la plume d'un homme de lettres n'a pas plus de valeur que la peau d'un chien mort. Entre vous et moi, la lutte est inégale. Depuis longtemps je l'emporte, et sans effort. Je parle, on applaudit ; j'ordonne, on exécute. Ceux qui m'insultent, de loin, deviennent,

à mes pieds, d'une politesse obséquieuse. Ah ! Monsieur Verlinières, immortel que nos fils ne connaîtront pas, dignitaire qui traînez la savate, que puis-je attendre de vous ? Rien. Qu'avez-vous à craindre de moi ? Tout. Je suis Justin Castagnol et m'en vante. J'ai de l'invention, de la bonne humeur et de l'argent à pleines mains. Ah ! vieillard écrivassier, tu peux éructer ton mépris. Castagnol s'en moque. Castagnol t'enfibre !

Puis, dans sa colère grandissante, frappant le sol du pied :

— Castagnol est Roi de Paris !

CHAPITRE IX

OU L'ON VOIT, EN UN CHAPITRE MOUVEMENTÉ,
LE MALIN CASTAGNOL PRIS AU PIÈGE

Lorsque Castagnol fut convaincu que sa fille aimait Jean Verlinières, et qu'aucune force au monde ne serait capable de briser un tel amour, il entra dans une grande agitation et parla, une heure durant, contre les intellectuels qui essayent de suborner les filles vertueuses et riches .

Huguette essaya de protester :

— Mais, enfin, Jean...

— Jamais ! Je ne veux plus entendre ce nom. Que ta langue se dessèche si tu le prononces. Je te l'ai dit et je te le répète : un seul prétendant peut obtenir grâce auprès

de moi. J'ajouterai même que je prise fort ce Rémy Dartigaud...

— Jamais !

— Ah ! jamais ?...

Emporté par l'indignation, le maître-rôtisseur ouvrit, d'un geste large, la porte de l'escalier, fit monter sa fille au premier étage et l'enferma à double tour dans sa chambre, face au jardin de Cluny .

— Oh ! grondait-il, j'ai peiné, j'ai inventé, j'ai créé, j'ai recherché, j'ai obtenu argent et honneur.. Et pour qui ? Pour toi, ingrate ! Et tu voudrais t'acoquiner avec un garçon qui ne saura gagner un sou vaillant ! C'est pure folie et je te défends de paraître dans la pâtisserie, tant que tu conserveras dans le cœur une si ridicule toquade.

Huguette se le tint pour dit, et, bien qu'elle grillât d'envie de parler à son Jean, on ne la vit plus au comptoir, pendant les belles soirées de bavardages. Son absence fut rapidement remarquée et l'on en demanda la cause au maître-rôtisseur.

— Femme, elle est femme, répondait ma-

licieusement Castagnol ; cela ne vous suffit-il pas ? Cerveau de femme est fait de lait de chèvre, de crème de singe et de fromage de renard. Une femme à vingt ans ? Rappelez-vous le proverbe gascon : « Baudrio mai tène un ponié dé rats qu'une fillo de bint ons. » Enfin, messieurs, je me résume : Huguette a ses caprices ; on aurait dit, au grand siècle, « ses vapeurs »... N'y prêtez nulle attention et buvez mon vieux malaga, qui touche à sa fin.

Malgré de si gaillardes assurances, la vérité — on ne sait comment — se fit jour. Aussitôt, l'on plaignit la belle amoureuse, et les jeunes gens qui fréquentaient le *Gargantua* résolurent de s'amuser aux dépens du maître-rôtisseur et de rendre à Jean Verlinières sa bien-aimée.

Or, ce soir-là, le mot ayant été donné, l'assistance nombreuse se pressait autour de Jacques Landon, qui fumait sa pipe. La discussion allait bon train, et les dadaïstes, une fois de plus, en faisaient les frais, encore que quelques métèques, assis au bord de la table, essayassent de démontrer au

bon M. Caylus, qui n'y comprenait goutte, l'utilité des audaces poétiques les plus ahurissantes. On s'échauffait. Déjà les bras levés s'agitaient avec véhémence, et Zoïlus tirait de sa poche ses inévitables balances, lorsque Jacques Landon fit signe, de la main, que le vacarme cessât. Puis, le hourvari apaisé, il proclama les charmes d'un nouveau credo poétique :

— Quelques journées de méditation, dit-il, m'ont convaincu de la grande sottise de ceux qui s'attardent aux ronronnements des vers classiques, — ou même des vers dits libres, qui suivent presque toujours les règles de la prosodie traditionnelle et ne s'en différencient que par un trompe-l'œil typographique. Aujourd'hui, la vitesse réalisée par l'homme dans tous les domaines de son activité a donné un caractère nouveau à la vie civilisée, et désormais l'art sera en fonction de la vitesse ou ne sera point. A la vitesse spatiale doit correspondre la vitesse de la pensée, et le sténogramme du commerçant doit passer à l'usage du poète. Les temps anciens sont abolis. Plus

d'épithètes sonores, de développements oiseux, d'analyses sternutatoires. Emotion, concision, évocation. La vie sera faite en simili mathématique. Ceci dit, je vous lirai un poème immense, si j'en juge par la profondeur des sentiments exprimés et la concision électrique de l'expression. Ceux qui n'en comprendront ni la beauté de la forme, ni le lien des idées, ne pourront plus se dire de mes amis.

D'une voix harmonieuse, s'arrêtant après chaque vers, il déclama :

*Un jour viendra
Parlez-lui de moi
Premier oui
Rose sans fin
Ambre vermeil
L'anneau merveilleux*

Puis, comme s'il ramassait tout l'univers dans ses mains et le jetait vers un avenir dyonisiaque :

Fox-Trot

Alors les métèques, secouant leurs cheve-

lures épaisses, applaudirent, et l'un d'eux, Tristan Zousta, glapit d'allégresse et s'empressa d'expliquer l'étonnant poème cosmique enfermé dans ces quelques vers. Il y voyait, en un raccourci froudroyant, Lucrèce et Schopenhauer, avec, en outre, dans l'expression, une sensible harmonie que ces deux génies n'avaient pas connue. Jacques Landon, la pipe aux lèvres, ferma les yeux pour mieux savourer son triomphe. Enfin, après qu'il eut entendu discuter, critiquer, exhausser jusqu'aux cimes les plus lumineuses ce poème de sept vers, et qu'on eut mené autour de lui chaude et vigoureuse bataille, il sortit de son mutisme :

— Pardonnez-moi, messieurs. Les grands génies enfantent des chefs-d'œuvre et n'en ont nul soupçon. Que c'est drôle ! Je vous ai simplement récité la réclame du célèbre Sarys, le parfumeur, qu'on peut lire, chaque semaine, en dernière page de nos grands illustrés.

L'étonnement des uns et l'enthousiasme goguenard des autres étaient à peine apaisés, que la porte de la pâtisserie s'ouvrit

avec fracas. Des étudiants en bérêts de velours, des étudiants habillés comme des filles, des filles portant des costumes d'étudiants s'agitaient, se groupaient, faisaient grand vacarme et, les mains en corne, devant la bouche, hurlaient :

— La Conchita ! La Conchita !

Le bon monsieur Caylus tendit vers son voisin une oreille poilue :

— La Conchita ? Auriez-vous l'amabilité de me rappeler ?...

— Cette Conchita, cher monsieur, d'origine espagnole, fut étudiante et petite amie durant quinze années. Elle piquait par son originalité. Au bal Bullier, elle arrivait avec les plus récents romans sous le bras ; à la Sorbonne, elle dansait, bien avant la lettre, le tango brésilien. Avec **cela des** cheveux roux, des dents pointues, et un bout de langue rose qui savait tourner, le plus gentiment du monde, des bêtises énormes. Elle vieillit, on le lui fit comprendre, et cette bonne fille, voulant tenter sa chance, partit aux quatre coins du monde offrir sa blague voyoute et sa beauté fardée. Elle fut empri-

sonnée à Burgos, épilée en Grèce, fessée en Turquie. La Russie des Grands Ducs en fit une princesse à la mode. Elle approcha le Tsar par Raspoutine, connut Lénine, l'aima, fut condamnée à mort, reçut deux balles de revolver dans la cervelle. On la croyait enterrée et rongée par les vers, quand on apprit que, sous un déguisement de paysanne ukrainienne, elle avait regagné la Roumanie. Et la voici de nouveau chez nous, un peu alourdie, mais rieuse encore et, dit-elle, sage. Depuis une semaine, tous ceux qui se sont présentés devant elle furent éconduits. L'amusante femme ! Désormais, elle veut se montrer difficile et prétend révéler, au premier qui triomphera d'elle, des secrets politiques extraordinaires, apportés de Russie, capables de bouleverser le monde et d'assurer fortune et gloire à celui qui les détiendra.

Dehors, c'était une joyeuse cohue autour d'un taxi, où, dans l'ombre, la Conchita fumait une cigarette. Les étudiants, à la file, montaient par le côté droit du taxi, chuchotaient un brin. On entendait parfois le bruit

d'un baiser, un éclat de rire assourdi, et les bérets de velours, un à un, redescendaient par le côté gauche.

— Ils n'auront pas les secrets magiques, goguenardait Castagnol. Les maladroits ! Voyez-les donc revenir l'oreille basse. Par Dieu, on ne sait plus séduire les femmes. Pour moi, si jamais l'envie m'en prenait, je me flatte de posséder cette Conchita et, au besoin, de l'enlever tout de suite.

— Monsieur Castagnol, dit Jacques Landon, ce sont des choses dont il ne faut jamais se flatter.

L'insuccès amoureux de toute cette jeunesse excitait la verve du maître-rôtisseur, qui continuait de parler en son langage des beaux jours :

— Pourquoi ne pas s'en flatter, je vous prie ? A quoi donc serviraient les prouesses d'un capitaine, s'il ne les faisait clamer par la renommée ? Même, souvent, il les enjolive, les exagère, ajoute une plume à son chapeau, un joli mot à son discours. Tout le monde le sait et personne n'y trouve à redire.

Alors, en une bousculade volontaire et joyeuse, on lui dit :

— Allons, à votre tour, monsieur Castagnol.

— Je le veux bien.

— Vous réussirez ?

— Je vous promets une farce énorme....

Il monta bruyamment, la tête dans les épaules, le buste courbé, le nez fleuri et malicieux :

— Mademoiselle, dit-il à la Conchita, vous avez connu Lénine. Moi aussi. Il venait dans ma pâtisserie manger des castagnolades, et....

On ferma vivement les portières, des cris ironiques de : « Bon voyage, monsieur Castagnol ! » retentirent. Le taxi démarra, cahota, bondit glissa vertigineusement, et ni les cris astucieux de la Conchita, ni les coups que le maître-rôtisseur frappait à la vitre, ni ses jurons ni ses menaces n'atteignaient le chauffeur qui savait où il allait et ce qu'on désirait de lui.

Dès que le taxi eût disparu, les étudiants tirèrent joyeusement de leurs poches des

instruments de musique. Les uns avaient de petites flûtes, d'autres des ocarinas. Jacques Landon jouait de la guitare, Zoïlus de la mandoline. Un grand diable au foulard rouge battait la mesure, et tous, grattant, soufflant, sifflant, allèrent sous la fenêtre d'Huguette, devant chez Palcas, donner une sérénade. Un tel vacarme attira les écoliers, les vieux messieurs, les filles et les Chinois des tavernes voisines. Ils accoururent, poussèrent des cris, esquissèrent des danses chaloupées ; mais, là-haut, la fenêtre d'Huguette ne s'ouvrait pas.

— Chantons ! cria Zoïlus.

Il y eut du flottement dans cette cohue de visages, des notes discordantes dans ce carnaval d'instruments. Puis une harmonie relative s'établit, une voix forte entonna une chanson populaire, d'autres voix la suivirent et, soudain, de cent bouches, *la Madelon* s'éleva. Aussitôt des couples se formèrent ; dans la rue et sur les trottoirs on glissa des pas de fox-trot. « Madelon, Madelon ! », hurlaient, sous l'œil amusé des sergents de ville, les étudiants, les Chi-

nois aux larges lunettes d'or, les vieux messieurs et leurs petites amies.

Or, tandis que la sérénade arneutait le boulevard Saint-Michel, Jean Verlinières, payant d'audace, avait traversé l'arrière boutique de Castagnol et monté l'escalier jusqu'au premier étage. Là, il frappa, au hasard, poussé par l'instinct, et ne fut pas étonné qu'une voix aimée lui répondît :

— Qui est-ce ?

— Moi, Jean. Ouvrez !

Huguette ouvrit, mais s'empressa de dire :

— Malheureux, perdez-vous la raison ? Si mon père nous surprend...

Il l'interrompit :

— Ne craignez rien. Votre père file en taxi vers la porte d'Orléans, et je ne vous dirai pas, ce soir, par quel mystère. Qu'importe, d'ailleurs. Je vous vois, je vous entends, je suis heureux. Mais il faut trouver un moyen de fléchir votre redoutable père et de nous aimer librement.

Huguette dressa son nez malicieux et ses lèvres prêtes à rire :

— Vraiment, mon ami, vous en êtes en-

core là ? Hé quoi ! n'avez-vous rien trouvé depuis trois jours et trois nuits ? Etes-vous si pauvre d'imagination ? L'amour ne vous inspire-t-il pas quelque victorieuse folie ? Ah ! vous baissez le front, méchant ! A votre place, j'aurais, depuis longtemps, forcé la boutique de mon père, escaladé le premier étage...

Jean Verlinières eut un cri d'amoureuse joie :

— Huguette, me voici, je n'osais espérer, en venant ici, que vous consentiriez... Ah ! cette tyrannie va cesser pour nous. Vous me soulevez d'un bonheur immense. Que de raison victorieuse dans cette tête si chère. Venez, je vous enlève, nous partons, nous serons heureux... Comme c'est simple, je tardais trop, j'étais aveugle, Huguette !...

Elle s'appuya lourdement, les deux mains sur l'épaule de son ami :

— Jean, c'est maintenant que vous devenez aveugle et un peu fou, et par ma faute. Mais il faut me pardonner. Depuis trois jours, j'avais une grande envie de vous taquiner. Ah ! monsieur le romantique, vous

voudriez m'enlever ? La belle affaire ! Et après ?... Le moyen est généralement laid ou comique, et tourne à la confusion de ses auteurs. Il faut trouver autre chose, de simple, de gai, d'irrésistible. Voyons, avez-vous cherché ?

— Sans doute, dit Jean Verlinières, mais, je l'avoue, en vain.

Alors, devant la figure contrite du jeune homme, Huguette éclata de rire :

— Allons, ça ne fait rien. Ne prenez pas ce visage de carême. Vous allez ressembler ainsi à Zoïlus, et je ne vous aimerai plus. Enfin, vous souriez, c'est gentil. Aussi, maintenant, je vais vous dire que, moi, j'ai trouvé le moyen, le fameux moyen de fléchir avec élégance et pour toujours...

— Votre père ?

— Mais oui, c'est facile. Désertez le *Gargantua*, vous et vos amis, tous vos amis, et installez-vous ostensiblement dans un café voisin, au *Villon* ou à la *Chope Grecque*. Avant trois semaines, mon père vous suppliera de revenir prendre votre place et, par surcroît... sa fille.

Le visage de Jean s'éclaira d'une douce malice :

— Ah ! je vous retrouve toute, Huguette. Un petit moyen de rien et un miracle au bout. Vous serez obéie, mais éclairez un peu ma foi... Je ne vois pas très bien comment....

— Je connais mon père... Faites ce que j'ai dit, je me charge du reste. Et maintenant, chut ! Je ferme la porte. Ah ! dites-moi, Jean, quel est ce bruit ?

Il attira doucement la jeune fille dans ses bras :

— C'est une sérénade en votre honneur. Jacques Landon et Zoïlus la mènent. Nos amis sont affamés de vous voir. Ils comptent sur l'enlèvement, eux, et ils vous attendent. Allez, au moins, sur le balcon, montrez-leur votre frais minois, et, si le cœur vous en dit, envoyez-leur votre baiser.

Il pressait contre lui ce corps amoureux et chaud d'où montait une étrange griserie. Les épaules ployaient, la tête se renversait, trop alourdie d'amour. Il vit les yeux qui lui souriaient d'une manière attendrie,

les lèvres entr'ouvertes, toutes balbutiantes, qui sollicitaient qu'on les écrasât.

— O mon Huguette ! dit Jean, petite Huguette chérie...

Dehors, tout le boulevard Saint-Michel chantait *la Madeïon*.

CHAPITRE X

OU L'ON VOIT DEUX GÉNÉRATIONS QUI S'ESTIMENT SE TOURNER LE DOS

Ce soir-là, madame Verlinières, en tablier de cuisine, aidait sa nouvelle bonne aux soins du repas. Penchée sur un manuel de gastronomie transcendante, elle recherchait au moyen de quelle marinade on peut transformer, fort économiquement, un gigot de mouton frigorifié en venaison de premier ordre.

— Marie, dit-elle à sa bonne éberluée, il faut savoir s'arranger avec peu, et ne pas ressembler à ces femmes en cheveux qui raffent, au marché, les poulardes et les primeurs. Ainsi, nous, d'un mouton, nous ferons un chevreuil. Mais oui, ma fille. Ecou-

tez-moi bien : vous placez votre viande dans la grande soupière ébréchée, vous la couvrez avec des carottes et des oignons crus coupés en rondelles, vous ajoutez deux poignées de gros sel, du poivre — sept ou huit tours de moulin — cinq clous de girofle, une gousse d'ail et gros comme ça d'échalottes. Vous arrosez le tout avec quelques bonnes cuillerées d'huile et de jus de citron. Mais, aujourd'hui, les citrons valent trop cher. Vous les remplacerez par du vinaigre.

M. Verlinières entra et rompit l'entretien :

— Mon amie, j'aurais besoin de causer avec vous.

Et quand ils furent seuls, dans le cabinet de travail, pièce trop étroite, encombrée de livres :

— Laissez-moi ce tablier, ma chère, dit l'académicien ; allez dans votre chambre et habillez-vous décemment. Nous aurons, d'ici quelques minutes, une conversation importante avec notre fils.

— Avec Jean ?

— Ah ! ça, ma bonne amie, j'ignorais que

nous eussions d'autres enfants.

Mme Verlinières sourit :

— Sans doute, mais vous m'avez troublée. Que se passe-t-il donc ? Rien de grave, j'espère ?

— Non, certes, si nous agissons tout de suite. Allez vite, mon amie, il ne conviendrait pas qu'une négligence de tenue amoindrit, **aux** yeux de Jean, notre autorité.

Mme Verlinières s'en fut, courtaude, opulente de poitrine, aimablement grassouillette, à peine ridée, le visage plein et les yeux incroyablement ingénus. Fort intriguée, elle prit, en hâte, une robe de satin prune, agrémentée de dentelles noires, et revint vers son mari.

— Eh bien ! me direz-vous maintenant ?... Je suis impatiente de savoir.

— Ma bonne amie, répliqua l'académicien, notre fils est de son âge, il se distrait.

Bien que Mme Verlinières passât son existence en un continuel acte d'admiration envers son mari et envers son fils, elle ne put s'empêcher de marquer de l'étonnement et une naturelle réprobation :

— Serait-ce possible ? Quoi, Jean ?... J'ai peur de comprendre et pourtant je ne puis croire...

— Ma bonne amie, notre fils a vingt-six ans, nous n'avons pas à le tenir en laisse, et, pour ma part, je fermerais les yeux, s'il ne s'était avisé de conter fleurette à la fille d'un vieil ami, je veux dire d'un homme que j'appelle ami par condescendance, mais avec qui me lient des habitudes chères de vingt années, que la conduite de Jean m'obligerait à rompre. Il s'agit de Castagnol et de sa fille Hugnette.

— Vos relations avec ce rôtiiseur, répondit Mme Verlinières, m'ont toujours chagrinée. Cet homme n'est pas de votre rang et sa maison me paraît mal achalandée. D'ailleurs, puisqu'il ne s'agit que d'une habitude, brisez-la.

— J'admire, ma bonne amie, le ton méprisant que vous prenez en parlant de l'habitude. Ne savez-vous pas que l'habitude est la grande force régulatrice du monde ? Quand Lamartine, tête pourtant libérale, voulut défendre l'Académie, que dit-il ?

« C'est plus qu'une institution, c'est une habitude. » Mais revenons au fait : une fréquentation constante chez Castagnol m'a donné, outre un délassement légitime de l'esprit, la possibilité d'asseoir ma réputation d'écrivain dans un groupe de jeunes auteurs qui, d'ordinaire, ne nous sont guère favorables, et je ne permettrai pas qu'un caprice de notre fils apporte des entraves à l'organisation de ma vie.

— Vous ne parlez que de vos habitudes, moi, je pense à la réputation de notre fils.

Ces paroles étaient à peine prononcées que Jean ouvrit la porte et, tout de suite, un silence hostile s'établit.

— Mon père, dit le jeune homme, me voici prêt à donner les explications que vous attendez de moi.

M. Verlinières s'assit et, le regard scrutateur bien qu'adouci de bienveillance :

— Jean, dit-il, retire ce vilain mot. Il n'aura jamais droit de cité entre nous. Tu es un fils respectueux, intelligent, travailleur, et il ne s'agit, sans doute, que d'un

engouement passager qui te pousse vers Hugnette Castagnol.

— Mon père !

— Oh ! je comprends que tu aies goût à la vie et que tu mordes aux fruits qui se présentent. Aime les femmes, s'il t'en chaud. Celles-ci ne manquent point, qui se donnent par caprice. Mais, de grâce, accompagne ton choix de quelque discernement. ne trouble pas une enfant naïve et charmante, n'achève pas de me brouiller avec un vieil ami, ne me ferme pas la porte d'une maison où je me plaisais depuis vingt ans.

— Vingt-deux ans, rectifia Mme Verlières.

— Soit, mon amie, vingt-deux années. Et je trouve regrettable, Jean, que tu aies jeté ton dévolu sur cette fraîche enfant, intelligente, ma foi, délicieuse, que j'ai vue grandir et que je pourrais considérer comme de ma famille si elle n'était la fille d'un rôtisseur. Aussi, je t'en prie, va voir monsieur Castagnol et...

— J'irai, mon père.

— Vas-y dès demain.

— Tel est mon désir.

— Et dis-lui... dis-lui ce que tu voudras...
et laisse Huguette en paix.

Dans un fauteuil au velours vert fané, Jean, courbé sur lui-même, dessinait nonchalamment, du bout de sa canne, au miroir terne du parquet, d'invisibles arabesques. Il semblait réfléchir et parla sans hâte.

— Bien. J'irai chez monsieur Castagnol demain ; je briserai toute équivoque, je dirai les paroles définitives que me dictent mon cœur et ma raison ; n'aie aucune inquiétude, mon père, au sujet de tes chères habitudes.. En un mot, je demanderai, en bonne et due forme, la main d'Huguette.

A ces mots, M. Verlinières se leva sèchement, le front barré de colère. Il marcha de long en large, puis, soudain, se tournant vers son fils :

— Oh ! Jean !...

Il y avait dans sa voix une telle inflexion de douleur que Jean, ému, se précipita vers son père, lui saisit les mains en grand

respect, et, simplement, gravement, ne pouvant cacher une émotion intense :

— Je comprends le mal que je te fais, je devine le chagrin de ma mère. Pardonnez-moi, mais reconnaissez pourtant que mon choix n'est pas indigne, et qu'Huguette possède une belle vaillance d'âme unie à beaucoup de finesse d'esprit. Elle est honnête, je l'aime, je l'épouserai.

M. Verlinières ne se fâcha point. Il savait que, sous une apparence nonchalante, **ses** fils portait une âme volontaire. On pouvait le plier par de doux propos, mais non le rompre par la violence. Aussi, ayant gardé le silence quelques instants et voyant sa femme anxieuse et muette, ses livres, témoins de son existence laborieuse, il laissa libre cours à sa douleur :

— Jean, tu veux donc briser ma vie et anéantir tous les rêves que je fondais sur toi ?

— Nullement, mon père. Je ne prétends que te continuer.

— Me continuer ? Et dire que ta voix est franche en parlant ainsi ! Me continuer ?

Et tes vœux se portent vers la fille d'un rôtisseur ? Tu ne songes qu'à te mé-sallier. Mon fils, se peut-il que, nourri de mes enseignements et fortifié de mes exemples, ayant vécu si près de moi, tu méconnaisses à ce point le sens de mon existence et les principes qui en sont le soutien ?

Jean répondit avec attendrissement :

— Le peu que je suis, je vous le dois à tous deux. Mon âme n'a de beauté que par la vôtre ; je respecte et j'admire la dignité de votre vie.

Une lueur courut dans les yeux de M. Ver-s : une telle déférence de la part de son fils lui rendait de l'espoir :

— Alors, mon enfant, que ta conduite ne démente pas tes paroles. Tu es bon, je le sais, ton âme est liante, tu ne voudras pas nous faire de la peine, et bon sang ne peut mentir. D'ailleurs toutes choses, ici, te rappellent la grandeur simple et la beauté de notre vie.

Et, d'un geste large, montrant, sur les rayons plaqués aux murs, les vieux livres

vêtus de basane, les dos jaspés des reliures récentes, les in-folio aux ors éteints, il adjura son fils de l'écouter et de le croire :

— Voici les témoins de ma vie. Ils furent mes familiers, mes amis indulgents et doctes. Près d'eux, j'ai peiné, durant quarante années, afin d'atteindre à ce double but : la quiétude de ma conscience et l'estime de mes confrères. Ah ! sans doute, en mon âge mûr, — je puis le dire devant ta mère, — j'ai connu de vives tentations et, comme tant d'autres, l'appétit de la richesse. J'aurais pu l'obtenir par de petites compromissions, des combinaisons équivoques et la subordination de l'œuvre à écrire à des intérêts immédiats. J'ai eu parfois ce désir, et je dirai même cette hantise. J'ai toujours résisté, car au milieu du désordre général de nos institutions politiques, je voulais empêcher la tradition de se rompre et la force morale du pays de se dissiper. Et, chaque jour, j'ai continué ma tâche, méthodiquement, loyalement, afin que, s'opposant à la débâcle générale des esprits et à la corruption des mœurs, mon foyer fût, à la

fois par nos qualités morales et mes travaux intellectuels, comme un des rocs angulaires de la nation et l'un de ses phares de salut.

Mme Verlinières s'était redressée, et, les yeux brillants d'une admiration naïve :

— Il a raison, Jean, tu dois suivre ses conseils.

D'une voix sourde, M. Verlinières continua :

— Un tel idéal, chaque jour réalisé, exige des renoncements. Les miens furent nombreux ; je ne les regrette pas, bien qu'aujourd'hui personne n'en tienne compte. Quelles récompenses en recevons-nous, mes confrères et moi ? On nous raille, on nous méconnaît, on nous sacrifie. Il n'importe. J'ai la certitude que nos renoncements ne sont pas stériles. Nous sommes les grains jetés, pour l'instant, en terre d'oubli, qui meurent, en apparence, pour mieux germer ensuite. Voilà, mon fils, des vérités solides. Mon idéal de vie, je viens de le retracer à tes yeux. Si tu le comprends et veux le continuer, sois logique, prends les moyens que j'ai pris moi-même, bâtis un foyer à

l'image du mien, refais le chemin que j'ai parcouru, recommence-moi.

— Mon père, répliqua Jean, doucement ému, si je veux réaliser ton désir, je dois éviter avant tout, de te recommencer. La vie est un continuel changement et nous devons, sous peine de disparaître, nous y adapter. J'aime que le passé, si fécond qu'il soit, s'élève, au-dessus des têtes, comme un portique. Je le redoute et le fuis, si quelque main l'arrondit en voûte.

— O sophiste, s'écria l'académicien, je m'en voudrais de ne pas t'interrompre. Comme vous, jeunes gens, je sais que la vie changeante emprunte continuellement des formes neuves, mais le fond reste le même. Il est des principes éternels qu'on ne transgresse pas sans danger, et, parmi ces principes, j'en connais un, mille fois vérifié : il faut choisir sa femme **dans son monde**. Et les jeunes filles charmantes ne manquent pas autour de nous. Je crois me rappeler que Mlle Suzanne Dudois, la fille du professeur d'économie politique, ne te fut pas, jadis, indifférente. C'est une personne mo-

deste, réservée, toute de vertu... N'est-ce pas, ma bonne amie ?...

Mme Verlinières, à demi effondrée dans son fauteuil, acquiesça d'un geste, et Jean, enclin par nature aux conversations paisibles, sourit à cette proposition, bien qu'il la trouvât un peu saugrenue.

— Cette jeune fille, dit-il, porte ses perfections comme un bât qui lui pèse. Plaisante vertu, mon père, qu'une vertu morose et qui ne se traduit ni par des joues fraîches, ni des yeux de malice, ni le sourire de dents bien plantées... Parlez-moi d'autre chose.

Alors, Mme Verlinières, voyant que la conversation redevenait amicale, s'empressa d'y prendre part :

— Moi, je connais une enfant vive, brune, pétulante. Avant la guerre, tu jouais avec elle au tennis, et je crois même qu'elle te gagnait. Te la rappelles-tu ? Fanny du Breuilh.

— Certainement, et je la rencontre parfois. Charmante amie, d'une humeur facile. Elle aimait le tennis, elle adore le fox-trot

et le flirt, et puis... A vrai dire, je plaindrai son mari.

M. Verlinières s'exclama :

— Toujours des boutades. Celle-ci est trop légère, l'autre passablement engoncée. Mais de Mlle Gauthier-Chavise, que dis-tu, Jean ? Elle est la fille d'un vieil ami que nous applaudirons bientôt à la Sorbonne, fort instruite, deux fois licenciée et marchant allègrement vers le doctorat de médecine. En voilà une qui est dans le train du jour. Ne te convient-elle pas, homme moderne ?

— Je pense, répliqua Jean, que les femmes qui naissent spirituelles n'ont que faire de tant d'écolage pour nous charmer.

— Mais je te croyais féministe ?

— Je le fus. Aujourd'hui, je me garderai d'avoir une opinion et je répèterai volontiers, à propos des femmes, ce mot de je ne sais quel philosophe : « Si j'en dis du bien, on affirmera que je ne les connais pas ; si j'en dis du mal, on m'accusera de vouloir me venger d'elles. » Toutefois, je me méfie de celles qui, sous prétexte d'égalité, en-

voient par dessus l'épaule leur grâce naturelle et veulent singer les hommes. A quoi bon ? Par le cœur elles nous valent, et souvent nous dépassent par l'intelligence intuitive. Et elles voudraient nous imiter ? Dans ce cas, je sais bien ce qu'elles perdront, elles et l'humanité par surcroît ; car si les femmes peuvent, parfois, échanger leurs qualités contre les nôtres, les hommes ne sauront leur rendre la pareille, et l'harmonieuse complexité du monde s'en trouvera amoindrie.

— Enfin, j'applaudis ! s'écria Mme Verlières. Jean parle, ma foi, d'une façon fort sensée.

— Et voici l'une des raisons pour lesquelles j'aime Hugnette, reprit le jeune homme avec feu. Elle est une vraie femme, un être neuf, d'où les idées et les sentiments jaillissent comme une eau vive. Pour la vie noble et féconde qu'il me faut continuer, Hugnette sera la compagne de choix...

— Ah ! que me parles-tu encore d'Hugnette ! interrompit l'académicien dépité de

sentir compromise une partie qu'il croyait déjà gagnée.

— ...L'animatrice indispensable que vous finirez bien par chérir, l'un et l'autre.

Un peu pâle, bridant son courroux intérieur, M. Verlinières s'approcha de son fils et, bien en face, lui mettant les mains aux épaules :

— Mon pauvre enfant, dit-il, l'amour... non, la passion t'égare. Et encore, je dis : la passion, parce que tu es mon fils. Pour tout autre, je dirais : la dot.

— Quoi ! mon père, pouvez-vous penser un instant ? ...

— Non, je ne te fais pas cette injure que de malveillants amis ne t'épargneront pas, — mais oui, — dès que tu tourneras le dos. Je sais que tu méprises la richesse. La puissance qu'elle confère n'est qu'un assemblage d'apparences. Aussi devons-nous rester étrangers à cette folie collective qui pousse notre siècle vers le lucre, et nous enfermer chez nous, et savoir victorieusement opposer au renversement des valeurs sociales une noble constance.

Avec malice, Jean répondit :

— Ce que tu appelles une noble constance n'est peut-être qu'une stérile abdication.

M. Verlinières recula de deux pas, et, le front haut levé :

— En tout cas, dit-il, vivement, si dans la lutte actuelle qui met aux prises les travailleurs manuels et les artisans de la pensée, ma constance s'appelle abdication, comment qualifier ta conduite ? Ne ressembles-tu pas au soldat qui passe à l'ennemi ? Toi, licencié ès-lettres, bibliothécaire à la préfecture de la Seine, critique écouté, fils d'un membre de l'Institut, tu oses coqueter avec une fille de pâtissier !

— Ne l'as-tu pas trouvée, toi-même, charmante ?

— Une fille de rôtisseur !

— ... instruite par surcroît, fort honnête ?

— La fille d'un Castagnol !

— Castagnol est pour toi un ami de vingt-deux années.

— La fille d'un mercanti !

— Serait-ce en cela surtout que consisterait ma dérogeance ?

— Malheureux, tu me le demandes ?

Et tandis que M. Verlinières marchait de long en large et contenait mal une irritation grandissante, Jean s'assit de nouveau et, sa tendance narquoise reprenant le dessus, il dit avec nonchalance :

— Le fils de Mme de Grignan, mon père, épousa la fille d'un fermier général. Ce fut, pour l'époque, un beau scandale, et les gens comme il faut se voilèrent la face. Seule, la fine Mme de Sévigné se mit du côté de son petit-fils et du bon sens. « Il faut bien fumer ses terres », disait-elle.

— Mauvaise comparaison.

— Moins mauvaise qu'il ne semble, mon père. Pour nous, intellectuels, nos terres, c'est la moelle de notre cerveau, et Dieu sait que nous l'exploitons sans merci. De génération en génération, nous multiplions les récoltes, nous épuisons les sucres, et voici que les fruits de nos efforts manquent de chair et de saveur. Ah ! tu parlais tout à l'heure du renversement des valeurs sociales. Je le déplore, mais ne sommes-nous pas un peu responsables de la situation qui nous est

faite? Que de fois nous avons trouvé du plaisir à vivre en marge du train des choses et à nous anémier dans nos chapelles littéraires? Mais oui, il faut fumer nos terres et retrouver, nous, les intellectuels, des qualités de hardiesse, le sens de la vie, et ce pouvoir animateur sans lequel nous mériterions le mépris dont certains nous accablent. Et ces qualités, cette fumure du sol, c'est le mercanti qui la possède dans sa forme la plus robuste, je dirais volontiers dans son fonds le plus barbare. Gourmandise de la vie, **appétit** de l'action, lutte pour l'enrichissement, ces instincts sont les siens, qui deviendront vertus chez ses fils. Il sait agir et **risquer**, alors que les autres, au fond d'un bas de laine, nouent leurs initiatives avec leurs écus. Et voilà une autre raison pour laquelle je préfère Huguette Castagnol à toutes les jeunes filles que vous me proposez.

Et tandis que Mme Verlinières tendait des mains suppliantes, son mari martelant chacun de ses mots :

— Mais enfin, dit-il, Jean, ce ne sont pas là des raisons !

— Ah ! répliqua le jeune homme qui s'échauffait, j'en ai une autre et qui les vaut toutes.

— Voyons, dis un peu ?

— J'aime Huguette, j'aime, et cela suffit !

Il comprit que l'entretien devait se terminer sur ces paroles et, brusquement, il se leva. Puis, après avoir baisé sa mère au front, il disparut.

— Notre pauvre Jean est fou, soupira Mme Verlinières.

L'Académicien hocha la tête et, d'une voix attristée et sentencieuse :

— *Quos vult Jupiter perdere...* Et Joseph de Maistre, dans son deuxième entretien sur notre déchéance, est plus sévère encore :

« L'homme entier n'est qu'une maladie », affirme-t-il.

— Mais enfin, en ce qui concerne Jean, demanda Mme Verlinières, que feras-tu ?

— Je ne céderai pas !

CHAPITRE XI

POUR QUELLES RAISONS LES ABIMES DE LA
DÉCADENCE S'OUVRIRENT DEVANT CASTAGNOL

La foule qui chantait *la Madelon* eut-elle le baiser d'Huguette ? Il n'importe. Mais à peine le désir malicieux de la jeune fille fut-il connu, que tous les pipeurs de mots qui fréquentaient le *Gargantua* portèrent au café d'en face leurs lavallières et leur truculence.

Devant cette désertion, Justin Castagnol fit un beau tapage et, bougonnant, gasconnant, mêlant dans un discours d'une haute cocasserie la colère et le dédain, il envoya paître aux enfers Zoïlus, Jacques Landon,

toute la gent écrivassière. Puis, aussitôt, habile à remplacer une clientèle perdue, il attira chez lui un groupe de ces mirliflores qui vendent, dans les grands magasins, de la pommade et des étoffes. Il les amusa d'abord par sa verve et les retint par la succulence de ses macarons, non moins que par sa renommée. Ces jeunes gens, portés sur la coupe de leurs habits, le nœud de leurs cravates et le mouchoir de leur pochette, revinrent, chaque soir, s'attabler chez le maître-rôtisseur.

Dès le premier jour, ils exigèrent des échecs, des dominos et des cartes ; le jeu remplaça les discussions amusantes. On but de la bière, et, depuis plus d'un mois, les soirées se déroulaient, au *Gargantua*, quotidiennes et lourdes d'insignifiance.

— Atout !

— Tu as de la couleur ? Bon. Trèfle !

— J'ai vu Georges à la gare — carreau ! — il avait le sourire.

— Valet maître ! Je coupe. Pique !

Castagnol haussa les épaules et, tournant dédaigneusement le dos à ces brasseurs de

cartes, il s'approcha d'une demi-douzaine de godelureaux, gantés de neuf, pincés à la taille, qui vivaient, en temps normal, avec les miettes d'amour de dames du monde. C'étaient des amis de dancing de Rémy Dartigaud. Pour l'instant, ils faisaient cercle autour d'une table d'échecs :

— A la Dame !

— Au Roi !

— A la Dame !

— Quel noble jeu, messieurs, affirma le maître-rôtisseur. Napoléon y excellait, et sa parfaite connaissance des échecs ne fut pas étrangère à ses victoires successives. On devrait apprendre, d'autorité, le jeu d'échecs à l'Ecole Militaire, car il exige, en plus d'une patience remarquable, un coup d'œil foudroyant. La stratégie regarde les chemins de fer, mais la tactique n'est qu'une affaire de bon sens.

— Tout à fait exact, dit Rémy Dartigaud.

— Et vous savez qu'en Grèce, continua Castagnol, à la belle époque de Périclès...

— Chut !...

La main blanche et rose d'un joueur, une

main fleurant la manucure, imposa le silence. De nouveau, les fronts se baissèrent et suivirent, dans le silence reconquis, le jeu des pions :

— Au Roi !

— Sauter la tour !

— Au Roi !

Alors, Castagnol, vexé d'une telle indifférence envers ses paroles, agacé de n'avoir développé, depuis un mois, aucun thème, furieux de ne rien entendre de pétillant ou de paradoxal, faillit perdre toute retenue. L'indignation empourpra son visage ; mais, luttant contre lui-même, il feignit la jovialité :

— Est-ce possible, messieurs ? Vous buvez, vous jouez, vous abattez des cartes, vous poussez des pions, et nulle allégresse poétique ne vous soulève. Quoi ! l'on vient d'apposer, aujourd'hui, à deux pas d'ici, rue Hautefeuille, une plaque en l'honneur de Baudelaire et vous n'y faites aucune allusion ? Entendez-vous ? Il s'agit de Baudelaire. Vous le connaissez tous, n'est-ce pas ? Du dandysme sobre, un peu trop bri-

tannique, à mon gré ; mais quel génie sous le front chauve ! Quelle intelligence au fond de ses yeux couleur de tabac d'Espagne ! Et sa langue ? Quasiment verte à force de décomposition, et toute faisandée, comme le gibier de choix que j'ai l'honneur de vendre.

Il se tut. Personne ne l'écoutait.

— A la Dame !

— Manillon de cœur !

— Au Roi. Echec au Roi. Echec et mat !

— Je coupe. Atout !

— Ratout et ratatout !

— Ah ! messieurs, je parle de Baudelaire !

Un des jeunes gens, qui cherchait à s'instruire, lui dit le plus innocemment du monde :

— Baudelaire, monsieur Castagnol, c'était bien un conseiller municipal ?... d'avant la guerre ?

— Un conseiller ? Baudelaire ? Le grand Moréas me disait en parlant de lui...

Il balbutiait, tant l'étonnement et le courroux partageaient son âme :

— Un conseiller ?...

Il s'accouda au comptoir, haletant, les

joues cramoisies, les yeux battant la prétontaine. Rémy Dartigaud, qui le vit ainsi, accourut, le prit par le bras familièrement et l'entraîna dans l'arrière-boutique, où le bon M. Caylus, qui venait d'entrer, les rejoignit.

— Ces employés de magasin, disait Rémy Dartigaud, sont d'une ignorance insigne. Ils ne connaissent que le nom du premier boxeur de France et ils s'émoustillent encore en parlant des jambes, aujourd'hui fanées, de la belle Otero. Vous, monsieur Castagnol... Ah ! que vous avez raison ! Baudelaire est le fécond et satanique magicien de la poésie française.

— Certainement, mon fils, disait Castagnol.

— Il développait, avec une rigueur mathématique et sous un air paradoxal, des vérités fécondes.

— Voilà qui est parlé agréablement. Venez par ici. Vous, Caylus, prenez cette chaise et buvons, afin d'oublier les laideurs de notre époque. Ah ! mes amis, vous ne saurez jamais à quel point la stupidité et

la suffisance de tous ces mirliflores de clients m'élavent le cœur.

Rémy Dartigaud, s'étant assis, tendait vers le maître-rôtisseur ses mains cauteleuses et son front bosselé.

— Moi, dit-il, à Baudelaire j'opposerai Arthur Rimbaud, que je préfère à cause de la supériorité qu'il sut montrer en délaissant la littérature pour le commerce.

— Comme je vous entends, disait Castagnol.

— Car poésie, philosophie, musique, peinture ne sont que des batifolages auxquels il ne faut prêter attention que le soir, à la fin du repas.

— Vous parlez d'or.

— Mais la journée d'un honnête homme se passe en affaires.

— A qui le dites-vous !

— Ainsi. moi...

Castagnol et le bon M. Caylus tendirent l'oreille :

— Ainsi, moi, aujourd'hui, en trois coups de téléphone, j'ai gagné autant qu'un membre de l'Institut en une année.

— Ah ! vraiment ?

— C'est bagatelle, voyez-vous, que de revendre dix mille hectolitres d'huiles lourdes.

M. Caylus, qui ne se départait jamais d'une grande candeur, demanda :

— Dix mille hectolitres ! Peut-on savoir à quelle usine vous les avez vendus ?

Rémy Dartigaud esquissa un geste de noble dédain :

— Mais non, je ne vends jamais à des usines, et mon acheteur aura soin de m'imiter. Ah ! cher monsieur, vous montrez, sauf votre respect, une grande ignorance des affaires.

— Mais enfin, reprit M. Caylus, avec un doux entêtement, à qui les vendez-vous ?

— A des intermédiaires qui sont de mes amis, monsieur, à des intermédiaires. Ceux-ci les revendront à d'autres amis, et, ainsi, de main en main, de courtage en courtage, dans quelques mois — si je calcule bien sur la hausse certaine du franc, ou, si vous le préférez, sur la baisse certaine des matières premières et des stocks — mes huiles

lourdes — que je n'ai jamais vues — me reviendront et je rachèterai quatre-vingts francs ce que j'ai vendu cent, aujourd'hui, et qu'on m'avait cédé, l'autre trimestre, pour soixante-quinze.

A ces mots, Castagnol retrouva sa face jubilante :

— Mon fils, — car je vous appelle mon fils, et je vous tends les bras, — quelle médecine à mes ennuis quotidiens sont vos paroles ! Je voudrais qu'Huguette les entendît. Caylus, ce jeune homme n'est-il pas admirable ? Il achète à bon marché, revend cher et rachète à vil prix la même marchandise.

— Sans doute, répliqua M. Caylus, qui voyait toutes choses à travers son cerveau de moraliste, mais je crains que Pascal, qui a écrit la huitième lettre des *Provinciales* sur l'usure, le contrat Mohatra et les restitutions, ne se fût guère accommodé d'un tel commerce.

— Le contrat Mohatra ? demanda Rémy Dartigaud, subitement intéressé.

— Ne le connaîtriez-vous pas ? Escobar l'a cependant défini. Le contrat Mohatra est

celui par lequel un homme — qui a un pressant besoin d'argent — achète une marchandise chèrement et à crédit, pour la revendre, au même instant et à la même personne, argent comptant et bon marché.

Rémy Dartigaud applaudit :

— Ah ! l'originale opération ! Voilà, cher monsieur, qui confirme ma thèse. De tout temps, le monde du commerce a eu son échelle sociale : en bas, ceux qui travaillent et peinent, la plèbe des mercantis ; en haut, cette aristocratie dont je me flatte d'être, pour qui le commerce est, non un labeur, mais un ensemble de contrats ingénieux, de combinaisons élégantes. Cher monsieur Caylus, je retiens le traité Mohatra. J'en ferai mon profit.

D'un geste scandalisé, le vieux professeur l'arrêta :

— Mais, oubliez-vous que Pascal le condamne et...

— Ho ! ho ! clama Castagnol, que nous cassez-vous la tête avec votre Pascal, ses *Provinciales* et son Mohatra, auquel je n'entends goutte. Vos divagations, vieil ami,

me donnent soif. Buwons à notre malin Rémy Dartigaud.

Puis, se penchant vers l'oreille du jeune homme :

— C'est entendu, je me rappelle les désirs que vous m'avez exprimés, un jour, à voix basse, et je vous jure qu'Huguette ne restera plus longtemps sourde à votre amour.

La conversation et le boire continuèrent encore quelque temps, puis M. Caylus et Rémy Dartigaud prirent congé. Castagnol les accompagna fort civilement jusqu'à la porte et revint ensuite vers les joueurs d'échecs, de cartes et de dominos. Remis momentanément en verve, il essaya de les émoustiller par de belles plaisanteries. On ne lui répondit qu'avec indifférence. Il récidiva, ce fut peine perdue. Alors le maître-rôtisseur eut l'intuition de l'immense désastre qui s'étendait devant ses yeux ; le *Gargantua Couronné* n'était plus qu'un désert de jeunes hommes : du bruit, sans doute, mais aucun frémissement d'ailes, des clients et pas d'amis, du monde et nul auditoire.

Il s'écroula sur une chaise, le front bas, les yeux perdus dans le vague : Castagnol n'exultait plus chez Castagnol.

CHAPITRE XII

OU CASTAGNOL, RETROUVANT UNE AME DE HÉROS,
CHARGE LES BOLCHEVISTES

Bien que le timide soleil de mars argentât, vers midi, le boulevard et le jardin de Cluny, Castagnol perdait, chaque jour, un peu de cette enluminure du cerveau dont il tirait, les mois précédents, grande vanité. Son Huguette n'écoutait aucun de ses conseils, elle se riait de ses menaces, et demeurerait fidèle à Jean Verlinières. Et, de même que le son contraint dans l'étroit canal d'une trompette prend de la force et jaillit avec éclat, de même l'amour contrarié de la jeune fille s'affermissait chaque jour et gagnait en profondeur.

Railleries, bons mots, roublardises, injonctions de Castagnol demeurèrent sans effet contre un tel amour, et le maître-rôtisseur s'en attrista. Aussi, le voyait-on, portant penaudement la tête vers le sol, et les joues pendantes. Quoi qu'il fît, son nez en berne le précédait toujours de quatre pas. Son esprit devenait grognon et ses paradoxes tournaient à l'aigre. Autour de lui, ne disait-on rien ? il s'en plaignait. Parlait-on ? il criait qu'on lui écorchait les oreilles. Des plaisanteries fusaient-elles ? d'impatience, il haussait les épaules. Pour un rien, sa colère énorme et mesquine éclatait. Il se fâchait contre tout : les politiciens grugeaient le pays, ses confrères lui faisaient une concurrence déloyale, le diable possédait sa fille. Même les mots drôlatiques qui tombaient encore de ses lèvres, par habitude, n'avaient plus de saveur.

Du coup, les godelureaux de sa nouvelle clientèle, offusqués de trouver un homme ronchonleur là où ils avaient cru voir un esprit plaisant, gaillardement cocasse, l'abandonnèrent peu à peu.

Même Huguette fuyait volontairement son père. A midi, elle ne descendait pas de sa chambre et, sous de futils prétextes, mangeait seule. Aussi Castagnol, pour ses repas, retenait-il Pitchoune, qui lui servait, à la fois, de factotum, d'invité et d'auditoire.

Or, ce jour-là, le maître-rôtisseur, attablé dans l'arrière-boutique, faisait au fripe-sauce d'amères confidences :

— Je crois aux philtres, mon garçon. Toute cette racaille d'intellectuels qui venaient ici et qui me narguent, aujourd'hui, de leurs sourires, à la terrasse du *Villon*, nous ont fait prendre un breuvage magique. Depuis ce jour, Huguette ressemble à une cornemuse criarde et têtue, moi, je souffre de l'estomac, les clients désertent.

On leur porta, sur un plat de faïence, des membres de volaille fleurant les morilles. Sur un signe de Castagnol, Pitchoune se servit, et, le nez dans l'assiette, mangea goulûment et se vernit les babines :

— Ça chatouille l'estomac, patron, faut en prendre.

— Tu ne vois donc pas, grogna Castagnol,

que ce plat manque, pour moi, d'assaisonnement ?

— Quel assaisonnement manque pour vous ?

— L'appétit, imbécile.

Ricanant de la surprise de Pitchoune, il prit le plat presque vide :

— Choisis, morveux.

Le nez fouineur du fripe-sauce montra de l'ébahissement :

— Quoi choisir, patron ? Il n'y a plus qu'un morceau.

Castagnol avait offert le plat par inadvertance, mais n'ayant pas encore perdu l'habitude de donner réplique à tout, et son besoin de phraser se contentant, d'aventure, de l'oreille d'un râcleur de marmites :

— J'ai dit : « Choisis ! » et je le maintiens, car tu dois choisir, grand âne, du prendre et du laisser, et ton esprit peut osciller entre le plaisir d'une nourriture matérielle, que les sots affirment vulgaire, et la joie d'un banquet spirituel où l'estomac ne prend nulle part.

Cette bouffée de bonne humeur évanouie,

il retomba dans sa mélancolie, roula une cigarette, l'alluma, la laissa éteindre, somnola, bâilla, s'étira des bras et des jambes, puis recommença de pester contre la dureté des temps, la sottise des hommes et l'influence de la finance internationale sur les affaires de la rôtisserie.

D'ailleurs, un malaise général planait sur le pays et l'on annonçait, pour les jours suivants, de grandes manifestations bolchevistes qui devaient réduire Paris en cendres. Les gens timorés, s'inquiétant fort, prenaient les épiceries d'assaut et portaient dans leurs armoires et dans leurs caves des stocks de légumes secs.

Castagnol bougonnait :

— Quel siècle ! et comme la couleur des ciels eux-mêmes a changé depuis quelques semaines ! Je ne vois plus que des visages débiffés et des heures grises.

Soudain, il se leva, et l'arrière-boutique retentit d'un ton de commandement :

— Au travail, Pitchoune !

Ils se rendirent dans la rôtisserie, où Pitchoune fit passer une demi-douzaine de

broches, légères, fines, luisantes et dont le bout piquait comme un chardon. Le maître-rôtisseur saisit la première, la contempla, et, secouant le front, poussa un soupir de regret :

— Voici que j'incline vers les cinquante-trois ans et que ma vie est ratée, Pitchoune. Cependant, j'étais né pour de grandes choses. Un sang guerrier coule dans mes veines, et, hier encore, la vue d'une broche m'eût exalté en me rappelant la pointe des baïonnettes. Ah ! mon ami, les baïonnettes, l'assaut, le cliquetis des armes, le souffle du clairon, le Boche qui fuit ! Et la victoire qui étend sur le pays ses deux ailes. La victoire ! Ce qu'ils nous l'ont gâchée, tous ces politiciens à la graisse d'oie !

Il prit, dans la main gauche, une volaille charnue et continua d'exprimer son amertume :

— Un vent de persécution souffle sur la classe des commerçants, pivot et faite, premier principe et dernière fin de la prospérité nationale, et un chétif sous-secrétaire d'Etat voudrait nous mettre en lisière. On

nous jalouse, on nous dénigre, et il faudrait que notre front se courbât sous les fourches caudines d'un barème. Epoque insensée et dont la tyrannie nous vient de Russie, où règne Lénine, cette tête chauve, que j'ai connu ici, où il s'empiffrait, à l'œil, de mes castagnolades. Ah ! Pitchoune, que cette poularde n'est-elle Lénine !

Et, ce disant, il la pourfendit du croupion à l'épaule.

Puis, saisissant incontinent une autre innocente volaille :

— Il n'y a plus de respect. L'expérience, on l'envoie faire lanlaire. L'autorité d'un père tel que moi, Pitchoune, se plume comme une bécasse faisandée. Huguette elle-même se moque de mes conseils, et la sotte enfant repousse un Rémy Dartigaud qui brasse des affaires, pour épouser... 'quoi donc ? Un intellectuel ! Cette rage d'intellectualisme nous vient de l'orgueilleuse et stupide Russie. Ah ! que cette poularde n'est-elle Trotsky !

Et, d'un coup brusque, il l'embrocha.

Alors, empoignant une oie replète :

— Le venin bolcheviste s'est infiltré jusque chez nous. Où donc sont, en France, les patriotes intègres, les commerçants respectables ? On imite grossièrement mes castagnolades, on déshonore ma maison, on m'enlève mon Hugnette. Tu sais avec quelle passion j'aimais cette enfant ? L'ingrate, elle me déchire le cœur, trouble mon sommeil, avive mon chagrin. Et voilà pourquoi le bolchevisme est une chose odieuse. Ah ! si seulement cette oie était un de ces fanatiques à face bestiale...

Le fripe-sauce, qui flairait un divertissement nouveau, avait entre-bâillé la porte qui donnait sur la pâtisserie et passé l'oreille aux écoutes. Il se retira vivement :

— Patron, les bolchevistes sont là...

Castagnol bondit d'indignation. Il voulut crier sa rage, mais celle-ci était trop forte :

— Les... que dis-tu ? les bolchevistes ?

— Oui, patron, là, sur le boulevard.

Un flot de sang brunit les joues et le front du maître-rôtisseur. En une seconde d'épouvante, il vit la France submergée, Paris envahi, son quartier en feu, sa boutique en

cendres, sa fille violentée. Alors, retrouvant sa voix et rugissant de courroux, il empoigna une broche nue, la brandit, s'élança.

— Que faites-vous ? lui dirent des clientes dans la pâtisserie.

Des coudes, il écartait les unes et les autres :

— Place, mesdames, vous allez voir comment un bourgeois de France, un honnête homme, un mercanti...

En pantoufles vertes et tablier blanc, la broche haute, bousculant une vieille dame, renversant un plateau, brisant une vitre, il fonça sur le pas de sa porte.

En face, des sections communistes montaient le boulevard. Ouvriers en habits du dimanche, avec la casquette à visière cirée, employés de grands magasins, vieillards, hommes mûrs, éphèbes trop pâles et fillettes épuisées, en grand nombre, l'églantine au corsage ou à la boutonnière, ils allaient, tous, un peu courbés, au pas des processions religieuses, vers le manège Saint-Paul. Chaque vingt mètres, un drapeau rouge, émergeant de cette marée humaine, offrait

au soleil ses inscriptions en lettres d'or. Par lambeaux et suivant l'enthousiasme des sections, le cantique de l'*Internationale* dispersait, dans le vent, ses appels fraternels et vengeurs... Corrects, gras et le visage luisant de santé, des gardes municipaux encadraient le cortège.

On aperçut Castagnol. Des yeux pleins de gouaillerie le reluquèrent. On se poussa du coude, on haussa les épaules, et un fort en gueule de la section bellevilloise éructa :

— L'pauvre vieux ! Y déraille comme un tacot à Bidegarray

CHAPITRE XIII

OU LA LOGIQUE DES CHOSES SEMBLE PROUVER
QUE LES MEILLEURS REMÈDES NE SONT PAS
CEUX QU'ON TROUVE CHEZ LES APOTHICAIRES.

Quelques jours après avoir si gaillardement chargé les bolchevistes, Castagnol, qui se sentait mal à l'aise, fit venir un médecin dont il avait entendu vanter la science et la courtoisie.

Celui-ci, ami de Jacques Landon, était un grand professeur d'humour.

— Docteur, lui dit Castagnol, je ne mange plus.

— Purgez votre estomac.

— Je ne sais plus rire et les bons mots se glacent dans ma bouche.

— Purgez votre cervelle.

— Regardez-moi. Je perds mon embonpoint, mes jambes s'amollissent, la force se retire de mes bras. Et mon visage, qui brillait d'une telle enluminure, de quelle pâleur, de quel ton verdâtre ne se recouvre-t-il pas ? Suis-je atteint de jaunisse ?

— Non.

— Mes idées virevoltent, bien que je sois à jeun. Je m'exalte, je m'encolère, je m'aigris en maigrissant. **En un mot, docteur,** je ne sais qui m'a changé pour un autre, et je serais heureux si vous pouviez donner remède à mon mal.

— Volontiers.

— Dites, je vous en prie. En récompense, je ferai cuire pour vous un faisan bien faisandé, farci de truffes, et nous dégusterons le meilleur vin de ma cave. Mais, de grâce, parlez. Pourriez-vous m'enlever, comme avec le couteau, le mal dont je souffre ?

— Sans aucun doute.

— Docteur, grand docteur, dites-moi ce qu'il faut faire ?

— Me suivrez-vous ?

— Jusqu'au bout du monde.

Alors, le jeune docteur frappa sur l'épaule de Castagnol :

— C'est un voyage moins long qui nous sollicite. Veuillez simplement traverser le boulevard, et dites à vos anciens clients, qui fréquentent le *Villon*, de revenir chez vous. Ils s'y prêteront de fort bonne grâce, et, par là, vous serez sauvé.

Le visage du maître-rôtisseur se contracta en une grimace de colère :

— Est-ce là un remède ? De quel droit venez-vous ici pour vous moquer ?

— Ne m'avez-vous pas appelé ?

— J'ai appelé un docteur, monsieur.

— Je le suis.

— Un docteur qu'une enviable réputation précédait.

— Vous m'honorez.

— Et je ne vois qu'un plaisantin.

— Plaît-il ?

— Un intrus, un donneur de conseils. Au diable, monsieur ! Croyez-vous que jé vais m'incliner, moi, Castagnol, devant ces pondueurs d'articles et ces barbouilleurs d'en-

cre ? D'ailleurs, j'en ai trop dit. Veuillez, je vous prie, considérer cette consultation comme terminée.

Dès qu'il fut seul, sa colère s'apaisa, ses yeux virent clair, et il rendit hommage à la perspicacité de ce jeune homme qui avait si bien deviné la cause de son mal. Mais il lui reprochait de n'avoir pas su parler en termes plus agréables, affirmant qu'un remède se suggère et ne s'impose pas. Pourtant, l'idée de ramener son ancienne et verdoyante clientèle s'empara de lui. « Aïe ! grognait-il, si je m'incline, Huguette triomphe et se marie avec Jean Verlinières, ce qui m'offenserait. Que faire ? A quelle porte frapper ?... Dans un tel désarroi, qui me donnera conseil ? »

Aussi, songeant à M. Caylus, il le fit appeler.

— Mon bon monsieur Caylus...

— Je vous entends.

— Votre discrétion m'est acquise ?

— Ai-je quelquefois trompé mes amis ?

— C'est que, voyez-vous, je réclame, au nom de notre confiance mutuelle, que vous

me répondiez sans détour. Eh bien ! voilà : monsieur Caylus, comment me trouvez-vous ?

L'ancien professeur n'était pas homme à se compromettre et, bien qu'il commît, dans les conversations politiques ou philosophiques, maintes hérésies, il aimait retourner sept fois sa langue dans sa bouche avant que de parler. Il avait de la prudence, quoique peu d'entendement.

— A vrai dire, monsieur Castagnol, vous m'apparaissez toujours le même. —

— Ne vous moquez pas, ou regardez mieux. Approchez, voyez ! Ce ventre, qu'en dites-vous ?

— Il s'amincit, sans doute, légèrement.

— Et ce visage ?

— Je crois qu'il perd un peu de son air émerillonné.

— Et ma tenue générale, mon entrain, ma verve ? Au fait, que pensez-vous de cette charge que j'ai menée, avec colère, l'autre jour, contre les bolchevistes ?

— Peut-être avez-vous dépassé la mesure...

— Ah ! que vos « sans doute », vos « peut-être », vos « je crois » m'horripilent ! Appelez donc un âne un âne, et Huguette une ingrate. Oui ou non, monsieur Caylus, ai-je maigri et me suis-je ratatiné de corps et d'âme ? Allons, expliquez-vous ? Ou plutôt ne dites rien, car je lis la duplicité dans vos yeux candides. Je parlerai pour vous : oui, moi, Castagnol, je suis fichu. Si, fichu, vous dis-je ! Moi, ma santé, mon argent, ma maison. Mais, assurément, il y a remède. Le connaissez-vous ?

Un fin sourire éclaira le visage de M. Caylus :

— Je le connais.

— Lequel ?

— Vous ne m'écoutez pas.

— Je suis tout oreilles.

— Je vous le dirai et vous ne l'appliquerez pas.

— Par le diable de Peyragude...

— Ne jurez point. Voici, d'ailleurs, tout de go, ce remède : pour vous guérir, mariez votre fille.

— Marier ma fille !

Castagnol prit la serviette blanche qu'il avait sur l'épaule gauche et, d'un geste large, la fit passer sur l'épaule droite ; ses mains énervées pétrirent le vide ; il marchait, à grandes enjambées, de table en table, puis, s'arrêtant net, le visage haut levé vers M. Caylus :

— Marier ma fille ? Vous me la baillez belle. Autant me proposer de mettre la tour Saint-Jacques sur la pointe. Ma fille, vous le savez, refuse le mari que je lui destine, le malin Dartigaud...

— Aussi, reprit doucement M. Caylus, n'est-ce pas à lui que je pense. A mon avis, monsieur Jean Verlinières...

— Assez ! dit le maître-rôtisseur. Comment se peut-il qu'un homme de votre finesse puisse concevoir pareille folie ? Quoi ! je donnerais ma fille à un jeune homme pauvre, dont je ne nie pas les qualités, mais qui eut l'incommensurable sottise de naître dans cette classe démodée que forment les savants et les rêveurs ? En revanche, vous avez entendu Rémy Dartigaud. Voilà mon homme ; il se connaît en affaires. Mais vo-

tre Verlinières ? Autant jeter mon argent — l'argent de vingt années de travail — aux moineaux du Luxembourg.

— Il n'est pas question de votre argent, monsieur Castagnol, mais de votre santé. Vous m'avez demandé un remède, je vous le donne, et vous montez sur vos grands chevaux parce que le goût vous en paraît amer et le prix élevé. Avant tout autre chose, cherchez votre guérison.

— Et vous prétendez que je ne puis trouver celle-ci qu'en sacrifiant mon argent, ma maison et mes principes, — mes principes, monsieur Caylus ! — aux fantaisies de ma fille ?

— Je ne dis pas exactement cela. Pourtant, s'il le fallait ?

Castagnol frappa, de la main tendue, sur un dossier de chaise :

— Eh bien ! moi, monsieur, je préférerais mourir.

Devant cette intransigeance, le bon M. Caylus s'étant retiré, Castagnol jura, pesta, cria, et, finalement, revint sur les paroles qu'il venait d'entendre et les

trouva, dans leur ensemble, judicieuses encore qu'inopportunes. Une telle remarque le plongea dans des réflexions sans fin, qui lui permirent de se livrer à son goût de la dialectique :

« Si je donne, pensait-il, Huguette à Verlinières, je perds ma fortune, je me mets sur la paille, mais je retrouve l'affection de ma fille, et ma maison se fleurit, comme jadis, de brillantes discussions. Dans le cas contraire, si je tiens bon contre Huguette et qu'elle s'entête à repousser Rémy Dartigaud, je perds ma santé, ma maison, et ma fille par surcroît. C'est un conflit auquel je dois mettre fin. Mais comment ? J'irai donc vers ma fille ? Que non pas ! Est-ce à un père de céder à sa fille ou à une fille d'obéir aux volontés de son père ? La logique, la morale, l'ordre commandent à la fille d'obéir. Huguette obéira.

Ce jour-là même se trouvait être l'anniversaire de Castagnol, et cette fine mouche d'Huguette offrit à son père des bonbons de chocolat, un cyclamen géant et une bague en or, massive et ciselée. Une telle attention

toucha le maître-rôtisseur, qui tendit les bras à sa fille et l'embrassa bruyamment sur les deux joues, en signe d'armistice. Puis, lui ayant affirmé, avec emphase, son affection toujours vive, il revint à sa marotte :

— Huguette, regarde-moi et dis-moi toute ta pensée. Comment me trouves-tu ?

La jeune fille n'attendait que cette question. Elle prit une mine attristée, poussa un long soupir, et Castagnol dut répéter :

— Comment me trouves-tu ?

— Ah ! mon père, dit-elle en soupirant de nouveau, il me semble que tu as bien changé !

— Point de réticences, mon enfant. Parle sans fard. Approche, viens, regarde. Que sont ces yeux ?

— Eteints.

— Ces joues ?

— Pâles.

— Cette langue ?

— Chargée.

— Voilà qui est parlé. Tu as dit ce qu'il

fallait dire. En un mot, Huguette, je suis perdu.

La jeune fille protesta timidement contre une telle affirmation et s'empressa d'ajouter :

— A dire toute ma pensée, mon père, je ne te reconnais plus. Jadis, du rose fleurissait ton visage, de la malice pétillait dans tes yeux, tu plaisantais aimablement et un soupçon d'embonpoint disait à tous la paix de ta conscience et la bonne gestion de tes affaires. Aujourd'hui, tu n'es plus que l'ombre de toi-même, les voisins s'étonnent, tes amis s'alarment. Ah ! je te fais de la peine ?

— Non, parle-moi encore en toute franchise. D'ailleurs, crois-tu que je ne sente pas moi-même les progrès de mon mal ?

Il s'assit, en proie à l'émotion la plus vive, l'oreille pendante, les bras lourds. Des gouttes de sueur perlaient à son front.

— Et puis, ajouta l'impitoyable Huguette, l'avenir m'inquiète ; notre commerce se ralentit, les clients nous abandonnent,

— Arrête, malheureuse enfant ! Je ne le sais que trop, et je souffre dans ma cervelle

non moins que dans mon estomac. Je suis perdu...

Vivement, Huguette l'interrompit, et, flatteuse, s'approchant de son père :

— Ne dis pas de telles paroles, ton malheur serait le mien. Et puis, de quelle façon t'exprimes-tu, toi, si brave, si robuste, et d'une âme si bien trempée ? Le désespoir ne convient pas à ton caractère.

— Tu as raison, dit Castagnol en se levant. Je ne veux pas mourir. Je vivrai pour toi. Je redeviendrai l'homme que je fus toujours, joyeux drille, bon père et commerçant original. Huguette, donne remède à mon mal.

— Appelle un docteur.

— Non : c'est de toi, Huguette, que je veux un remède.

— Je suis ignorante des choses de la médecine.

— Un remède qui me guérisse à jamais.

— Mais comment le connaîtrais-je ?

— Que tu m'étonnes ! Ici même, en cette journée, un docteur réputé et M. Caylus m'ont indiqué un remède, le même, d'ail-

leurs. Ils m'en ont vanté les effets rapides et définitifs. Serais-tu seule à l'ignorer ? Et pourtant ce remède t'intéresse autant que moi, car il doit, à la fois, me guérir et fleurir de joie ces yeux, les tiens, qui, depuis quelques semaines, ont beaucoup pleuré.

Elle feignit un grand étonnement :

— Quel remède, mon père ?

— Huguette, il faut te marier.

— Hélas ! dit-elle, ma décision est prise. Je resterai vieille fille.

— Toi, vieille fille, alors que plus de vingt prétendants — que dis-je vingt, cinquante ! cent ! — seraient heureux de t'offrir leur fortune et leur nom. Veux-tu que je t'en cite quelques-uns ?

— C'est inutile, je ne me marierai pas.

Castagnol s'assit lourdement, dans un fauteuil, le buste en avant, les mains aux genoux : ouvrant la bouche et mâchant du vide, il entrevoyait un avenir sombre où, dans une maison mal achalandée, il traînerait une vieillesse impotente et attristée. Il eut peur ; et, l'instinct de la vie l'aidant, il se raisonna, se ressaisit et vit clair en

lui-même : « Perdre pour perdre, pensa-t-il, si je dépense ma fortune, autant garder l'affection de ma fille, retrouver mon ancienne clientèle et sauver ma santé. » Alors, prenant une décision et se trouvant de ce fait ragaillardî :

— Petite Huguette, s'écria-t-il, marque ce jour d'une pierre blanche.

Puis, penché sur l'oreille de sa fille :

— Ah ! la maligne, je devine ce qui te tourmente. Eh bien ! c'est dit. Va me chercher ton Jean Verlinières. Voilà le remède à ton mal, et au mien.

Il s'attendait à une explosion d'enthousiasme et fut déçu. Huguette baissait la tête. L'on ne savait si la joie ou la crainte emplissait son cœur, et Castagnol en exprima son étonnement :

— Oh ! l'amoureuse transie ! Quelle face de carême ! Je te donne ton amoureux et tu ne sautes pas d'allégresse ? Folle, tu es folle, de rester ainsi figée. A ton âge et à ta place, je ne sais quel souffle m'eût soulevé. Et de danser de bonheur, et de courir annoncer la nouvelle à tout le quar-

tier, et d'embrasser sur les deux joues le premier venu. Mais toi ?... Mon Huguette, petite enfant... Que tu parais malheureuse !

Elle répondit à voix basse :

— Ce remède vient trop tard. Il n'y faut plus songer.

L'étonnement de Castagnol se changea en une supplication douloureuse :

— Tu ne veux plus épouser Jean Verlinières ? Ah ! tu ne l'aimerais plus ? Tu n'aimes plus ton père. Songe à ma santé compromise. Tu veux donc me laisser mourir ?

— J'aime toujours Jean Verlinières. Mais je crains...

— Quoi donc ?

— Qu'il ne veuille plus de moi.

Le maître-rôtisseur bondit :

— Quoi, ce garçon te mépriserait-il ? M'outragerait-il ? Sait-il bien que je te donne cinq cent mille francs de dot !

— De plus grands rêves doivent solliciter son ambition.

— Cinq cent mille francs de dot !

— Que suis-je auprès de lui, maintenant ? Rien.

— Rien ! Oh ! sourde ! Je te crie : « Cinq cent mille francs de dot ! »

— Et qu'importe, mon père, cette dot tapageuse ? Celui que j'aime possède, aujourd'hui, quelque chose de plus beau et de plus durable : la gloire, ou du moins, le succès. Si, depuis trois semaines, tu avais prêté l'oreille aux bruits de l'extérieur, tu saurais que Jean Verlinières, ayant organisé un Salon de la Caricature, obtient l'approbation de tous les critiques. Son nom vole de bouche en bouche. Les revues reproduisent son portrait et l'on se plaît à dire que ce Salon, où il a mis en lumière des talents inconnus, est une belle action non moins qu'une bonne affaire.

Ce dernier mot éveilla la sympathie de Castagnol :

— Vraiment, ma fille, une bonne affaire ?

— Oui. Des croquis, quelques dessins, des tableaux se vendent des prix fabuleux.

— Ne t'ai-je pas toujours affirmé que ce Jean Verlinières me paraissait fort intelligent ?

— Puis, laissant son *Lutèce*, il tiendra, m'a-t-on assuré, la critique artistique au *Globe*.

— Au *Globe* ? Moréas y collabora durant quatre années. Au *Globe* ? Ma fille, je m'épanouis d'avoir toujours reconnu en Jean Verlinières un garçon d'avenir. Eh bien ! qu'on me l'amène. Je lui parlerai, je le sermonnerai.

— Hélas ! mon père, auprès d'une si jeune gloire, combien mes charmes auront pâli !

— Je le convaincrai ! Songe donc, Huguette : cinq cent mille francs de dot ; cinq cent mille francs !

CHAPITRE XIV

OÙ L'AMOUR LIVRE ASSAUT A UNE JEUNE ET CHARMANTE GLOIRE

Huguette ne reçut, ces jours-là, aucune nouvelle de Jean Verlinières, et l'inquiétude qu'elle avait exagérée à plaisir devant son père grandit et l'obséda. Sans doute, son cœur fervent l'inclinait vers l'indulgence et lui suggérait des excuses en grand nombre, mais sa raison, faisant incursion dans le domaine sentimental, brouillait les intuitions de son cœur et l'emplissait d'un énervant pessimisme. Aussi, craignant par-dessus tout cette fièvre de l'âme et de la cervelle qu'engendre le doute, elle résolut de revoir immédiatement son bien-aimé.

Fébrilement, elle prit son chapeau, descendit dans la pâtisserie, ouvrit la porte, réfléchit, puis, emportée par un soudain caprice, revint dans sa chambre. Du balcon, elle vit la lumière du bel après-midi inonder le boulevard.

— Oh ! Jean, murmurait-elle, mon Jean, m'avez-vous abandonnée ? Il ne se peut, et pourtant votre silence m'étonne. Serait-il possible que l'éclat de votre succès fît pâlir notre jeune amour ? Me voici toute frissonnante d'angoisse. Jean, Jean, je veux savoir le fond de votre cœur.

Et la pensée lui vint, non d'aller interroger Jean Verlinières, mais de le voir sans être vue. Mieux que des paroles, un geste, une attitude, la flamme d'un regard, trahissent les dispositions de l'âme. Et la femme tout enamourée, qui pousse loin en avant les antennes d'une sensibilité frémissante, est particulièrement experte à discerner de si subtiles nuances. Aussi, par une de ces multiples contradictions qui font le charme des femmes, Huguette choisit un autre chapeau, se vêtit avec coquetterie, et jeta, né-

gligemment, sur son front, un voile transparent afin qu'on ne la reconnût pas. Et elle accourut, rue Saint-Honoré, au Salon de la Caricature.

Une foule élégante et diverse s'y pressait. Les femmes, en grand nombre, friandes de l'actualité burlesque et satirique, promenaient sur les toiles accrochées aux murs l'ignorance dédaigneuse ou l'enthousiasme rayonnant de leurs face-à-main. Elles riaient, papotaient, et les sarabandes moqueuses de la cimaise aiguisaient leur naturelle malice.

Dans la première salle, près de la porte, une svelte parisienne s'abandonnait à de suggestives confidences. Sa main aux ongles saignants de henné, jouait nerveusement avec la tête docile d'un lévrier.

— Eh bien, lui disait une amie, ton sénateur des Andelys ?...

— Ah ! ma chère, quelle histoire ! Ce fut mon plus violent béguin. Je l'ai aimé de passion. Tu comprends bien : de passion.

— Combien de temps ?

— Trois semaines.

— Peste ! Ce n'est pas mal. Et, maintenant, tu mords aux jeunes, gourmande. Le sémillant...

— Oh ! celui-là... ce n'est qu'un caprice.

— Et depuis combien de temps ?

— Six mois, ma chère.

Le flot des nouveaux arrivants porta Huguette devant une grande toile croquée en cinq coups de crayon vert, qui représentait une actrice connue de music-hall, dans le simple appareil de la *Source* de M. Ingres. Pudiquement, elle cachait de ses mains sa gorge décharnée. Son nom s'étalait en lettres dorées au bas du tableau. Ainsi l'avait voulu cette cabotine, que le triomphe de la Célimène de l'an passé empêchait de dormir. Elle avait même fait écrire, contre cette charge, qui la ravissait, des attaques de complaisance. Mais ces extravagances n'ayant pas eu d'écho, elle intentait un procès, pour crime de lèse-vertu, à l'auteur du portrait. Ce scandale bien cuisiné était bâton de jujube, pour les jeunes reporters, les dames du demi-monde, et même les autres.

Carré d'épaules, la face glabre, les traits

extrêmement mobiles, un dessinateur discutait vivement avec un artiste renommé, grand, maigre, au nez sensuel et recourbé, ardent comme un gascon bien qu'il eût le profil d'une figure florentine. Autour d'eux, l'on se passionnait et l'opinion générale se dégageait nettement en faveur d'un jeune inconnu qui, en des raccourcis foudroyants, soulignés de légendes cruelles, raillait, égratignait, et parfois écorchait jusqu'au sang les puissants du jour qu'il rendait responsables de notre paix fragile.

— C'est un nouveau Forain, disait-on.

Comme cette jeune gloire n'était pas encore à craindre, les anciens, maîtres ou ratés, se penchaient sur elle avec dilection.

Parlant d'abondance, un homme gros et chauve expliquait :

— Evidemment, la caricature, brimade sociale, ne s'alimente que de l'opposition systématique à l'ordre établi. Son art, dont le commun des hommes ne soupçonne ni les difficultés, ni l'influence, exige une étonnante gymnastique de l'esprit et une rare habileté dans l'exécution. Le caricaturiste

prend d'une époque l'homme représentatif, de cet homme il voit le trait essentiel encore que ridicule, il isole celui-ci, l'épaissit, et livre, à l'appétit des foules, non plus tel ou tel homme, mais, dans un seul trait comique d'un homme type, une scène de Molière, un chapitre de Le Sage, un article de Vallès ou de Veuillot, rajeunis, trempés, durcis au feu du dernier scandale.

A deux pas de ce groupe d'artistes, des marchands expliquaient, à voix basse, leur habile commerce :

— Tu as raflé tout Pégoulard,

— Oui. Bonne affaire.

— Je sais. Pour un grain de mil. Mais que de croûtes. Hein ! Aucun talent.

Et l'autre de sourire en murmurant de ses lèvres lippues :

— Peuh !... Nous lui créerons du génie, nous. Trois bons articles en tête du *Libre Apollon* et la cote de notre homme atteindra des hauteurs vertigineuses. Alors, nous revendrons.

Dans ce remous de foule, au milieu du vacarme où discussions techniques et gali-

maîtrées de ragots se confondaient, Hugnette cherchait, des yeux, Jean Verlinières. Enfin elle le vit, au fond d'une petite salle tapissée de diableries cubistes. Des femmes d'apparente jeunesse l'entouraient, bruisaient, posaient des questions, éclataient de rire, tandis que Jean Verlinières répondait par quelques boutades nonchalantes, ce qui paraissait d'une suprême élégance. Et les papotages continuaient et les groupes se succédaient autour du jeune homme heureux de son succès.

Hugnette pensa : « Il est perdu pour moi. » Et elle eut l'idée de fuir. Quelque chose d'indéfinissable lui tenaillait le cœur. Autour d'elle, les tableaux accrochés aux murs se déroulaient en une danse fantastique. Les paroles se confondaient en un extraordinaire brouhaha.

— Vraiment, ce Verlinières, dit une voix méridionale, a un flair remarquable. Il a frappé, de sa plume, le rocher, et de beaux artistes en sont sortis. Vois cette toile ? C'est probe, solide, construit. Mon vieux, notre maître en humour, Oscar Wilde avait rai-

son : « Il y a des moments où l'art atteint à la dignité du travail manuel. »

Elle leva la tête et vit, au fond d'une barbe abondante, deux yeux noirs, vifs, extrêmement mobiles, qui lançaient des éclairs. Sans savoir pourquoi elle reprit courage et résolut de retourner vers Jean, de l'aborder, de lui crier sa douleur. Elle revint sur ses pas. Le jeune homme, momentanément seul, souriait à quelque lointaine image. « Il pense peut-être à notre amour », se dit Huguette. Enhardie, elle s'approcha mais fut devancée par une femme grande et féline.

— Je vous cherchais... Votre exposition est une merveille... Je devais partir ce soir pour Venise. Je retarde mon départ de huit jours afin jouir à mon aise et choisir quelques toiles. Vous m'aidez, monsieur Verlinières, n'est-ce pas ? Oui, je veux...

A la fois impérieuse et tendre, elle avait un accent slave, qu'elle forçait avec coquetterie. Ah ! cette femme ! Huguette la regardait âprement et la haïssait d'instinct. Cette faiseuse de gloire n'allait-elle pas lui voler

son amour ? Elle eût le désir animal de s'élancer, de la repousser loin de Jean... Une bouffée de sang à la tête, et puis... A quoi bon ? Elle se raidit, ferma douloureusement les yeux, redevint maîtresse d'elle-même et s'éloigna prête à éclater en sanglots...

— Huguette... Huguette !

C'était Jean. Il l'avait aperçue et cherchait à la rejoindre. Elle entendit son pas et courut plus vite. Elle voulait fuir, maintenant, loin de cette foule, et pleurer dans la solitude son amour blessé.

— Huguette !...

Il parvint à la rejoindre et la vit, toute pâle, les yeux gonflés de larmes. Alors, avec une affection fraternelle, il lui prit les mains et l'entraîna dans un petit bureau, au fond de la salle des Cubistes, et, tout en marchant, il lui disait des mots sans suite qu'elle ne croyait peut-être pas encore mais qui, cependant, la ravissaient. Puis, quand ils furent seuls, elle abandonna sa jolie tête sur l'épaule de Jean et laissa libre cours à sa douleur. Et lui, expert aux apaisantes

caresses, buvait aux yeux de la jeune fille des larmes, chaudes comme les gouttes d'une pluie d'orage.

— Petite Huguette, c'est moi, Jean. Et vous vouliez fuir ? Et vous pleurez ? Quelqu'un vous a-t-il offensée ? Je vous veux heureuse !...

Elle sourit tristement dans ses dernières larmes et murmura :

— Jean, comment cela serait-il possible, maintenant ?

Et comme le jeune homme semblait ne pas comprendre :

— Hélas ! dit Huguette, ici même, vos succès, cette foule élégante, votre joie à l'accueillir, ces femmes... tout me disait de fuir... et que notre amour était perdu.

Il l'attirait près de lui.

— Adorable méchante, folle petite Huguette. Vous seule comptez pour moi, dans Paris. Seule votre voix est douce à entendre. Seuls vos yeux ont cette profonde et claire lumière qui ne trompe pas. Et vous pensiez que des sourires étudiés, des joues fardées pouvaient me faire oublier le pur

joyau que vous êtes, et que le succès... Ce mot vous fait sourire ?... La faveur et la joie qu'il donne sont de courte durée. Il ne me grise pas. Se peut-il, Huguette, que vous me connaissiez si peu ? Mais que vous êtes adorable, ainsi toute tremblante ! Huguette, je vous aime. Voyez : ce succès qui vous ravit et vous effraye, il est votre œuvre. Vous êtes l'inspiratrice de tous mes actes, le but de mon activité. Je vous aime et, pour vous, pour notre amour, pendant que vous doutiez de moi, j'ai soutenu contre mes parents eux-mêmes une lutte terrible dont je suis encore tout meurtri. J'ai peiné mon père dans son idéal de vie familiale — il m'a adjuré de ne plus paraître devant lui.

— Jean, pardon ! C'est moi la cause de tant de peines...

— Non, Huguette, vous êtes la tendre et forte animatrice... Et vous m'avez soufflé, sans doute, quelque éloquence, puisque mon père, d'abord intraitable dans sa colère contre vous, s'est apaisé et, bien que nous désapprouvant encore, consent du moins à ne pas mettre d'obstacle à nos projets, à

notre bonheur. Mon père est bon, mais d'une génération ancienne. Il nous reviendra, quelque jour. Il faut attendre et s'aimer dans la joie lumineuse qui commence pour nous. Petite Hugnette...

Et la jeune fille, heureuse et dolente, demandait pardon d'avoir douté. Puis elle raconta la maladie de son père et les remèdes apportés à sa guérison ; et quand ils eurent bien ri, tous les deux, ils répétèrent, à mi-voix, des mots magiques, qui n'ont de sens que pour les amoureux.

CHAPITRE XV

OU L'ON VOIT EN TERMINANT

QUE BON VIN ET HOCHET DE VANITÉ

SONT SECRETS INFALLIBLES DE MAIEUTIQUE

Aux véritables amoureux, une dot, même de cinq cent mille francs, n'étant que chiffon de papier, Huguette oublia totalement de parler de la sienne à Jean Verlinières. Une grande faim d'amour dévorait celui-ci, et à peine les jeunes gens se furent-ils rencontrés, l'autre soir, au Salon de la Caricature qu'ils comprirent qu'une égale passion soulevait leur âme, et ils résolurent de hâter le jour de leur union.

Castagnol, sollicité pour un repas d'accordailles, accepta d'autant plus volontiers que, depuis une semaine, quelques-uns de

ses anciens clients revenaient au *Gargantua*, où la discussion joyeuse et paradoxale reprenait son domaine. Et, comme jadis, le maître-rôtisseur allait de l'un à l'autre, disait un bon mot, riait aux éclats, se dilatait la rate et retrouvait, de ce fait, la malice de ses yeux, l'enluminure de son cerveau et les mots cocasses qui étaient, aux conversations en cours, un stimulant ragoût.

— J'en suis, pour votre repas d'accordailles, mais à la condition d'y inviter, non seulement quelques intimes, mais encore toute mon ancienne clientèle d'aimables écrivains, de poètes chevelus, de critiques spécieux. Ainsi marcheront de pair les aspirations du cœur et les affaires qui ne demandent, elles aussi, qu'à se marier harmonieusement. C'est donc entendu. Nous ferons les choses en grand, et c'est une énorme platelée d'amis qui viendront à notre table. Nous dresserons celle-ci dans la salle du *Gargantua* et je vous promets un festin qui laissera dans les mémoires un souvenir énorme et parfumé. J'ai dit. Honneur, longue vie à Huguette et à Jean !

Le bonhomme fit suivant son désir ; et, le troisième mardi de mars, une table de cinquante couverts fut dressée dans la pâtisserie. Le cristal des verres scintillait. Une jonchée de roses, des violettes et du mimosa sinuaient, à travers les couverts, comme un fleuve odorant, et le maître-rôtisseur apportait à la préparation de la table une grande vigilance, car il estimait, avec le sage Brillat-Savarin et le spirituel Monselet, qu'un repas doit être, à la fois, jouissance pour le palais, joie pour les yeux, volupté pour les oreilles, agréable chatouillement pour l'odorat, non moins que l'occasion pour les esprits de briller des mille feux de la fantaisie.

Avec sa verve, Castagnol retrouvait son bon sens. Aussi, bien qu'on l'en eût fortement prié, il ne voulut pas que des tziganes ou un jazz-band troublassent le repas. Et, mettant tout en ordre, bousculant celui-ci, retenant celui-là, rudoyant Pitchoune, sifflonnant, chantonnant, se reculant pour mieux juger de l'effet, se précipitant pour déplacer un verre, redresser une serviette, ajou-

ter une fleur, il exprimait en goguenardant ses idées sur la musique à table :

— Si mon estomac aboie de male faim, vais-je lui donner en pâture des dièzes et des bémols ? Et quand ma fringale est apaisée et qu'on m'apporte un plat de choix, une truite saumonée ou, mieux encore, une jolie caille, rondelette, potelée et finement attendrie au champagne, que dois-je faire ? A cet instant, il n'y a plus d'hérésie à commettre : je me recueille, je me penche avec respect sur le mets odorant, je le porte à mes lèvres avec componction, je le laisse fondre, je savoure en silence, je ferme les yeux. Minue béatifique !... Crac ! des hommes, hululeurs, siffleurs, grondeurs, attaquent une marche forcenée, me crèvent le tympan, me coupent la digestion, me jettent brutalement hors de ces régions divines où je commençais à me complaire. Quelle folie et quelle stupidité !

De même il proscrivit certains plats qui lui étaient familiers non moins que chers, de couleur gasconne, hauts en épices, car, de jeunes personnes devant fleurir la table des

accordailles, il serait détestable, affirmait-il, qu'on mangeât, ce jourlà, des cèpes à la bordelaise, des escargots à la Caudéran ou de l'aïoli, cette ambroisie marseillaise. Et comme Pitchoune lui demandait de préciser sa pensée, il répondit :

— Ce ne sont que plats pour tables de célibataires.

— Patron, je ne comprends pas.

— Petit bolcheviste ignare. O mon fils, de telles considérations échappent à l'entendement d'un gamin de ton âge. Retiens toutefois, pour l'avenir, que les plats fleurant les épices et saturés d'ail ne se prennent jamais en compagnie des dames et qu'ils tuent sur les lèvres, tant leur odeur a de truculence, cette fleur exquise et tendre qu'est le baiser.

Enfin, l'heure du dîner sonna. Autour de la table d'honneur où bavardaient Huguette et Jean, les invités prirent place. Le bon M. Caylus, en redingote, se frottait contre l'habit, neuf en apparence, de Jacques Landon. Un monsieur chevelu montrait son dernier volume de poèmes ; l'ongle d'un ro-

mancier traçait dans le vide le schéma d'une œuvre mouvementée ; mais les autres, penchés sur leurs assiettes, savouraient un consommé chaud à la neige de Florence qui fut suivi de xérès. Puis les plats se succédèrent, somptueux et abondants.

On servit des soles à l'égyptienne, de la mousse d'écrevisse à la gelée, du cuissot de chevreuil, quelques douzaines de cailles cuites dans des poulardes de Bresse arrosées de beurre fin ; des œufs de vanneau dressés en timbales d'argent avec des filets de gélinotte obtinrent d'unanimes approbations. Les yeux brillaient et les visages étaient roses de délectation, Seul, Zoïlus jetait, dans cette éclatante symphonie, la note discordante de sa face jaune.

— Ah ! que ce haut-brion m'altère, affirmait le maître-rôtisseur. Amis, servez-moi à boire.

Les vins alternaient avec magnificence. On but des crus tourangeaux qui sentent la framboise, du bourgogne frais et capiteux, du bordeaux chenu, dodu comme du velours pourpre et liquide. Et plus ils buvaient, plus

les gosiers semblaient avoir la pépie.

Puis, comme dix faisans dorés sur croustades et fleurant les truffes sarladaises faisaient leur entrée, le maître-rôtisseur joignit aux lèvres, en un grand geste, ses deux index levés :

— Mesdames, cria-t-il, veuillez mettre un frein à l'impétuosité de vos aimables propos, et vous, chers invités, pas une parole, de grâce ! Détrônisez ce mets supérieur et mangez en silence. Les foies gras qui ont mijoté dans les flancs attendris de faisans sauvages veulent être dégustés dans le plus complet recueillement.

Mais l'excès des bons vins ayant débridé les esprits, vingt conversations se croisaient, se heurtaient, et des éclats de voix, des fragments de poèmes déclamés, des rires sonores emplissaient la salle du *Gargantua* d'un tumulte sans cesse grandissant. De ci, de là, quelques fragments de voix s'élevaient, distincts :

— Romantiques ou classiques ? Encore ! Non. Une amende à qui nous empoisonnera, ce soir, de littérature.

— Eh bien ! comment trouvez-vous ce margaux ?

— Délicieux.

— Et ce croupion de volaille ?

— Egalemeut délicieux.

— Hérésie, hérésie ! qu'on le brûle ! Zoïlus vient de commettre une hérésie ! Voilà ses balances faussées. Il emploie indifféremment les épithètes délicieux et délectable.

Un cliquetis de couteaux heurtant les verres demanda le silence et l'on entendit Jacques Landon expliquer, de sa voix mélodieuse, en quoi consistait l'hérésie de Zoïlus :

— Le bon vin, disait le gentil poète, excite la mémoire, flatte l'imagination, rend la parole agréable, et le plaisir qu'il procure se spiritualise tout de suite. Il charme. Il élève : le bon vin est délicieux. Je dis : délicieux. Mais, cette partie fondante — Cicéron l'affirme dans son livre IV des *Tusculanes* — cette partie fondante qu'on n'ose nommer...

— Nommons-là : un croupion ! cria-t-on le long des tables.

— Soit. Cette partie fondante qu'on appelle le croupion éveille un plaisir qui ne va pas sans un peu de mollesse. La sensualité l'emporte sur l'esprit. Au faisan qui embaume et ravit, le mot délicieux ne peut convenir : il est délectable. Je dis : délectable.

Sur ce thème subtil, de la synonymie en épithètes, de savantes discussions coururent, s'embrouillèrent, se dénouèrent, et, la multiplicité des vins aidant, l'effervescence devenait générale et le maître-rôtisseur continuait d'affirmer, en riant, que boire donne soif. Aussi levait-il le coude plus que de raison et sa langue commençait à battre la campagne :

— Mes amis, aurait-on oublié le fromage ? Voilà une erreur gastronomique dont je garderais longtemps le mauvais souvenir, car le fromage est un aliment unique pour permettre au palais une fine dégustation. Sur ce, goûtez-moi ce barsac. Hein, ne vous chatouille-t-il pas agréablement ? Préférez-vous du chambertin ? Dieu est bon, mes amis, qui permet de vider de telles bouteil-

Castagnol. 14

les. Est-ce de Beaune ou de Château-Yquem que vous avez envie ? Trinquons. Je vous l'affirme, on verrait plus facilement notre gouvernement sans lésine que ma cave sans vins de choix. Aïe ! aïe ! la gorge me brûle. Qu'on me verse à boire. Ne vient-on pas de dire, ici même, que le bon vin réjouit la vue, active le cerveau, délie la langue, fortifie les muscles, rafraîchit le ventre, désopile la rate ! Si je devais porter un toast, c'est à l'honneur des vignes de France que je lèverais mon verre. Ah ! pardon, jeunes fiancés, je crois que je vous oublie ; mais que ce vin me paraît — comment dit-on ? — délectable ou délicieux ? Encore deux gouttes, deux doigts, une lampée de ce Château-Lafite de 93. Mais qu'ai-je dit ? Un toast ? C'en est l'heure. Je me lève, je vais parler, je parle... Mesdames, Messieurs, mes chers amis...

Dans ses yeux brillait une flamme inaccoutumée ; son nez énorme et bonasse se trémoussait de plaisir, et toute sa physionomie mobile, ronde, grassouillette, incitait

à la bonne humeur. Des applaudissements crépitèrent.

— Mes amis, dit Castagnol, que vous avez raison d'applaudir, car je sais que vos acclamations ne s'élèvent pas vers ma chétive personne.

— Si, si !

— Que vous me gênez ! Il me semble que... Ah ! je ne sais plus ce que je voulais dire. Qu'importe ! je vais vous expliquer des choses éblouissantes. Voici que mes yeux s'ouvrent et je vois la portée immense et symbolique de cette soirée. Buvez, si le cœur vous en dit : la vue des verres qu'on vide donne à l'inspiration une grande allégresse... Oui, le rayonnement de cette fête doit déborder l'humble cadre du *Gargantua*, balayer le quartier Saint-Michel, envahir Paris, s'étendre sur la province, passer les Alpes, les Pyrénées et les mers. Moment solennel, heure unique et grosse d'éternité. A cette table, nos deux beaux jeunes gens — lève ton front, Huguette ! — représentent, l'un l'aristocratie des lettres, l'autre l'élite du commerce, qui s'unissent et se nouent par

les liens du sang, non moins que par ceux d'une estime réciproque et d'une amitié verdoyante. Honneur à ceux qui ont le courage de heurter de front les préjugés sociaux ! Gloire au commerce et aux arts harmonieusement confondus ! Longue vie à Huguette Castagnol et à Jean Verlinières : ce sont leurs mains enlacées qui tresseront au front de la France l'éternel rameau de la jeunesse et de la prospérité... Hum, hum ! Que parler me donne encore plus soif que boire. Voudriez-vous remplir mon verre ?

Vingt bras se tendirent. Des bouteilles, au bout des bras, se heurtaient. Des goulots se confondirent. Ce fut une mêlée bachique. Et Justin Castagnol, qui riait bruyamment, ayant en main son verre plein, l'éleva et huma le margaux, tandis qu'autour de lui on se pressait, on se bousculait, on chantonnait en sourdine. Quelques poètes imberbes lutinaient une jeune personne qu'ils eussent voulu montrer en sa beauté totale, comme Vénus sortant des flots. Apparemment, tout le monde perdait la tête. Seul, le bon M. Caylus qui, durant le repas, avait soulevé

d'unanimes réprobations en exigeant de l'eau, gardait le sens des réalités et de la logique. Aussi, s'adressant à Castagnol, il dit, à mi-voix :

— J'approuve volontiers votre harangue, mais je vous ferai remarquer qu'elle va contre les principes que vous défendiez, il y a encore peu de jours, avec une conviction communicative. Ce qui était vérité, hier, serait-il mensonge aujourd'hui ?

— Vérité ! la vérité ! hurla Castagnol... Mes amis, on m'accuse d'avoir changé, comme on dit en jargon parlementaire, mon fusil d'épaule. Je proteste. Protestez avec moi. Ne savons-nous pas, nous, que les vérités sont successives ?

Toute la table cria :

— Oui. Successives !

— Et contradictoires ?

Toute la table reprit :

— Et contradictoires ! Elles sont successives et contradictoires !

— D'ailleurs, je le déclare, si, depuis vingt années, j'ai soutenu, dans cette maison, des propositions condamnables, qu'on

veuille bien m'excuser en songeant que je les défendais à jeun — ou presque. Aujourd'hui, j'ai bu, je bois encore — à la vôtre, mes amis ! — et j'ai trouvé — *in vino veritas* — la vérité, une et définitive, au fond de mon verre : sous peine de disparaître, emportées par les flots d'une démagogie barbare, les élites du commerce et de la littérature doivent suivre le chemin que nous traçons, en cette soirée, si dignement. Avant tout, pensons à l'avenir de la race et à la paix féconde du pays. Pour ma part, je me rends cette justice d'avoir hâté ce double triomphe que nous voyons éclater depuis quelques semaines : la renaissance de la cuisine et des lettres françaises.

Alors, au milieu d'un grand tumulte sympathique, Jean Verlinières se leva et, se retournant vers son futur beau-père :

— Votre renommée a dépassé les murs du *Gargantua*, dit-il en tirant de sa poche le *Journal officiel*, et votre effort trouve enfin sa récompense : le plus athénien de nos ministres, qui eût été, sous Périclès, le plus

gascon des Athéniens, a bien voulu vous décerner les palmes académiques.

Bras tendus, bustes penchés en avant, crinières à l'esbroufe, épaules contre épaules, en des rires, des cris, des ovations et un grand heurt de verres, toute la table se leva. On se précipita vers Castagnol, et, l'entourant, l'étouffant, l'embrassant, on le congratula.

— Mes amis... mes... mes... Ce faux-col m'étrangle, disait l'excellent homme... L'émotion... Cette gloire officielle... Oh !... Est-ce que la joie va me tuer ? De l'air, je vous prie.

On fit cercle, et le maître-rôtisseur, tenant son verre d'une main, de l'autre écrasant son cœur afin de mieux affirmer la sincérité de ses convictions, balbutia d'orgueilleux contentement :

— Monsieur le ministre de l'Instruction Publique me comble. Je suis heureux... trop heureux. Quelle récompense inattendue, et, je dois le dire, méritée ! C'est trop de bonheur, mes amis. Pourtant, cette distinction, loin de m'enorgueillir, révèle à mes yeux

ma propre indignité. Ecoutez-moi, je veux faire, devant vous, avec ma confession publique, amende honorable. Mais si ! Ne m'interrompez pas. Castagnol, Justin Castagnol, moi, je crevais de suffisance. J'allais, parlant avec aplomb de toutes choses parce que, dans le fond de moi-même, je les ignorais toutes. J'ai dit leur fait aux poètes, aux journalistes, aux romanciers, aux critiques, à Crainquebille dans la rue, aux ministres dans leur Conseil et même aux académiciens. Arrête, Castagnol : tu te vantes ! La vérité, — *in vino veritas* ! versez à boire... non ! laissez-moi parler, — je vais vous la livrer toute nue. Voici... C'est que, sans vous, les intellectuels, je ne suis rien. Partez de nouveau, comme l'autre semaine, et l'esprit, la verve, l'entrain, même le sens des affaires se retireront de moi. Vous êtes la jeunesse et la science, la vie véritable, et moi, le miroir concave qui vous reflète, en vous défigurant. Mon originalité vient de l'épaississement que je donne à tout ce que je reçois de vous... Ah ! mes amis... J'ai soif. Plus enco-

re que le boire et le parler, une confession publique altère !

Il pleurait d'émotion et souriait de tendresse. On lui versa à boire et l'on affirmait très haut qu'il péchait par excès de modestie, que sa gloire rayonnait sur Paris, que ses macarons n'avaient pas de rivaux, que ses volailles truffées embaumaient l'univers, et qu'il n'était pas le miroir mais la source jaillissante où l'on venait s'abreuver.

Les verres haut levés et se heurtant de nouveau donnèrent le signal d'un extraordinaire vacarme. On parlait. On criait. On applaudissait sans savoir pourquoi. On buvait d'abondance à des santés imaginaires, et les conversations, telles les vagues de l'Océan, se soulevaient, s'abaissaient en un bruit de ronds galets sonores, s'apaisaient pour mieux se soulever encore. Les uns proclamaient que l'heure de brûler le Louvre était venue ; les autres, que la pendaison du plus méchant académicien s'imposait. D'autres, avec cette exubérance gasconne que donnent les graves secs, demandaient que

les théories bergsoniennes, colonnes d'une nouvelle religion, fussent jugées en grande pompe, d'une façon officielle et définitive, c'est - à - dire sorbonosuperlificoquentieusement.

C'est alors que Castagnol, disposé à l'attendrissement le plus prompt, se retourna vers sa fille et crut voir une brume de tristesse au fond de ses yeux.

— Qu'est-ce là ? dit-il. Quoi ! mes enfants, l'allégresse générale, qui vous honore, ne vous soulève-t-elle pas ? Aurais-je la berlue?... Mais non... c'est bien vrai... Quelque chose vous chagrine. Allons, parlez...

Puis, soudainement inspiré :

— Chut ! Ne dites rien. Ah ! que j'avais courte vue ! Quel homme fol je faisais aujourd'hui ! Je sais maintenant la cause de votre peine : c'est l'absence de M. Verlinières ! Je vous comprends, mes enfants, et j'apporterai remède à votre mal. Je veux du bonheur pour tous ceux de ma famille. Nous vaincrons, tous ensemble, Jean, les derniers ressentiments de votre père. Que dis-je ? Tous ensemble ?... Au fait, moi, je

ne puis rien ! Mais, vous, mes enfants, vous pouvez tout, et la victoire vous sera facile !

— Comment?... fit Huguette.

— Tu me demandes comment ! Hé quoi ! toute imagination s'est-elle donc retirée de votre cervelle ? N'auriez-vous point bu ?... Comment ? Mais... au baptême, l'an prochain. Ah ! voilà que tes yeux s'éclairent maintenant... tu souris... Moi, je suis bien content ! Hé ! mesdames, mes amis, écoutez-moi. Je vais vous annoncer une grande nouvelle.

Un silence relatif ayant été imposé, il continua :

— Tous, tant que vous êtes, je vous convie, pour l'an prochain, à un repas semblable. Vous y retrouverez les mêmes mets, qui furent d'une frugalité dont je m'excuse, mais que je m'efforcerai de rendre plus dignes de vous, du moins par la quantité qui nous fit, me semble-t-il, quelque peu défaut, aujourd'hui. Nous aurons donc un banquet pareil à celui-ci, à cette différence près, que cette présidence, dont j'abuse, sera tenue par un homme de cœur aimable, de haute

culture, et d'esprit particulièrement distingué : je veux parler de notre maître à tous : Monsieur Verlinières, de l'Institut.

Soudain, de ses bras effarés, arrêtant les acclamations :

— Que vois-je ? Ici... là... plus loin... partout... il n'y a que des bouteilles vides ! Quel champ de bataille ! Je me déshonore, je suis déshonoré ! Holà ! Pitchoune, garçons, accourez. Nous mourons de soif ! Des bouteilles vides sur ma table ! Quelle brûlure étrange dans notre gosier ! Holà ! Il n'y a pas une minute à perdre.

Et Castagnol, roi de Paris, le torse avantageusement bombé, la face rubiconde, gonflé d'orgueil, en un geste d'emphatique commandement :

— Chef, cria-t-il, faites donner le champagne !

FIN

TABLE DES MATIERES

Chapitre I. — Où l'on voit les principaux héros de ce roman réunis au <i>Gargantua Couronné</i>	9
Chapitre II. — De quelques lignes ennuyeuses, que le lecteur ne lira pas, sur le passé et la fortune de Justin Castagnol	22
Chapitre III. — Où l'on apprend entre autres choses substantifiques qu'un fils d'académicien ne doit pas déroger	28
Chapitre IV. — Où l'on voit Castagnol confondre une pécure et menacer sa fille amoureuse des pires châtimens	45
Chapitre V. — Où l'on voit Castagnol, en une minute de grand courroux, dissimuler aimablement	58
Chapitre VI. — Venez, demain, et vous verrez... ce que vous verrez... ..	66
Chapitre VII. — Où deux jeunes gens, roucoulant d'amour, se voient traiter simultanément de colombe et de croquefredouille	81
Chapitre VIII. — Comment on peut, à propos de mariage, s'élever aux plus hautes considérations philosophiques	94
Chapitre IX. — Où l'on voit, en un chapitre mouvementé, le malin Castagnol pris au piège	114

Chapitre x. — Où l'on voit deux générations qui s'estiment se tourner le dos	100
Chapitre xi. — Pour quelles raisons les abîmes de la décadence s'ouvrirent devant Castagnol	151
Chapitre xii. — Où Castagnol, retrouvant une âme de héros, charge les bolchevistes	162
Chapitre xiii. — Où la logique des choses semble prouver que les meilleurs remèdes ne sont pas ceux qu'on trouve chez les apothicaires	172
Chapitre xiv. — Où l'amour livre assaut à une jeune et charmante gloire	189
Chapitre xv. — Où l'on voit, en terminant, que bon vin et hochet de vanité sont secrets infailibles de maïeutique	201

A LA MEME LIBRAIRIE

Collection à 5 francs

- Dans la Ronde des Faunes**, par ISABELLE SANDY (*prix national* 1921).
L'Homme qui parle, par GUSTAVE GUICHES.
Sous le clair regard d'Athéné, poèmes, par ANDRÉ LAMANDÉ (*prix national de Poésie*, 1920).
Une Sultane marocaine, par CH. GENIAUX.
La Minute du Mandarin, par EMMANUEL AEGERTER.
La Bougie Bleue, par GASTON PICARD.

Collection à 3 fr. 25

- Simon**, par MARGUERITE D'ESCOLA (*prix Monthyon* 1920).
De la Rizière à la Montagne, par JEAN MARQUET, (*Prix Corrad 1921, Prix de Littérature Coloniale* 1921).
Les Tribulations de Stanislas Gobichon, Petit Propriétaire, par JEAN DRAULT.
Chez les Jean Gouins, par CH. LE GOFFIC.
Deux mariages, par EUGÈNE LE MOUËL.

Cette Collection se continue.

Collection Mauve à 4 fr. 50

- Le Corso fleuri**, par ALBERT-ÉMILE SOREL.
Clotilde Fougeray, par H. LANGLOIS.
Marthe et Jean, par F. MALLON-HAMELIN.
Elisabeth Bennett, par J.-L. BERTAUX.

Nouvelle collection Mauve à 3 fr. 25

- Gendrillon**, par HÉLÈNE MARTIAL.
L'Etrange Grand-Père, de FRANK BARRETT, traduit de l'anglais, par LOUIS LABAT.
L'Orage au loin, par P. DE LA BATUT.
La rupture, par Georges BEAUME.